Un Voyage en Angleterre et au Front Français

PAR

FERNAND RINFRET

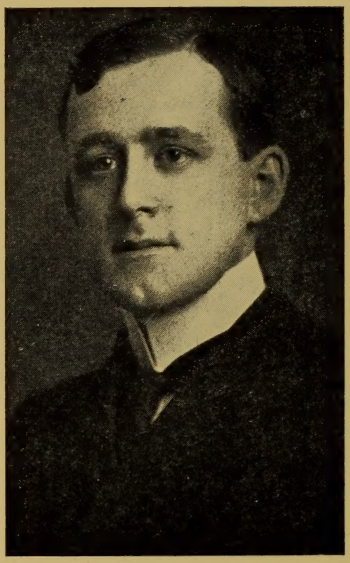
Articles publiés dans "Le Canada"
Septembre 1918.

LP
F5012
1918
R579

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

Le tirage de cette brochure a été limitée à
200 exemplaires pour distribution spéciale.



FERNAND RINFRET

Un Voyage en Angleterre et au Front Français

PAR

FERNAND RINFRET

Articles publiés dans "Le Canada"
Septembre 1918.

I.—Le Convoi de Navires

Nous commencerons très normalement ce récit par celui de la première traversée océanique. Car bien que les Etats-Unis dépensent sur leur sol même, une activité formidable dans la construction de munitions de toute espèce, il ne nous a pas été donné — dans nos quelques jours d'attente à New-York, — de visiter aucune de leurs usines ou entrepôts.

Et la vie courante, dans la grande métropole, tout en se ressentant de la guerre, n'a pas été modifiée assez sensiblement pour qu'il vaille la peine de s'y arrêter : quelques restrictions dans la nourriture, fort légères si l'on songe à celles de là-bas, et dans le ton général de la conversation ou des spectacles de théâtre une note de patriotisme toujours pressentie . . Et c'est tout !

Mais, dès que l'on est à bord, c'est autre chose : et c'est alors seulement que l'on a la sensation nette,—une sensation qui ne nous quittera plus qu'au retour—que l'on est vraiment dans la zone de guerre, emportés par le grand mouvement qui depuis quatre ans bouleverse toute une partie du monde et captive le meilleur de ses énergies.

Remontons donc jusqu'à la fin de juin, date de notre départ.

Nous voyageons à bord d'un transport de troupes et notre paquebot fait partie d'un convoi : nous sommes treize navires, douze pour les troupes et le croiseur d'avant-garde. Et nous voici, dès le premier moment astreints à la discipline militaire, les journalistes de notre groupe jouissant avec les rares civils du voyage des privilèges des officiers.

En temps ordinaire, les traversées d'océan sont jours d'oisiveté, de luxe et de ripailles ; mais aujourd'hui, où l'espace est précieux sur chaque navire et où l'on observe la ration de nourriture, le confort très suffisant que l'on nous maintient est subordonné aux exigences de la

situation. On revient à la frugalité normale des trois repas à heure fixe ; et ce semble excellent contre le mal de mer, qui pourrait bien n'être qu'une forme ignorée de la suralimentation.

Quelques-uns des salons du bord sont transformés en dortoirs ou en quartiers de travail : il faut transporter le plus de troupes possible, et c'est la règle qui prime tout.

Le jour, à heures fixes, exercices de sauvetage obligatoires même pour tous les civils. Cela consiste à se rendre près de la chaloupe qui nous a été assignée, et à y former des groupes d'ordre. Puis, un officier nous répète des instructions, sorte de prière anticipée des agonisants, dont heureusement nous n'avons pas eu à préciser le sens pratique.

Le soir, précautions extraordinaires concernant la lumière : il ne faut pas que le plus mince rayon filtre au dehors et pour cela, on nous interdit tous les ponts dès que le soleil se couche, et les hublots sont sévèrement fermés jusqu'au lendemain matin. A l'intérieur, on illumine à volonté, mais sans grand faste ; et après onze heures, ceux qui s'attardent au fumoir,—où la tempérance est d'ailleurs absolue,—prennent de vagues airs de noctambules.

On se reprend le matin, car on est tôt levé pour jouir du spectacle, toujours changeant, toujours animé, toujours enchanteur, de la mer qui nous berce ou qui nous ballotte.

A cette frugalité et à ces restrictions, il faut ajouter une obligation à laquelle on se résigne mal : celle de la ceinture de sauvetage, sorte de veste gonflée et inélégante qui donne à tous les passagers de vagues airs de jeunes éléphants en goguette. S'il y a des socialistes à bord, qu'ils soient heureux : car la voilà l'égalité rêvée. Avec cette ceinture informe, nous sommes tous semblables, et de loin les silhouettes se confondent en masses grises et sans nom. Sur ce point, après les premiers jours, la discipline se relâche un peu : on nous permet, au lieu d'endosser la veste-ceinture, de la porter à la main. Nous avons

l'air, alors, de traîner un harnais : et c'est un grave sujet de discussion si de cette façon l'objet n'est pas encore plus gênant qu'auparavant.

Mais rien de tout cela n'altère notre belle humeur : et ces petites gênes, que le récit semble grossir, n'enlève que peu à l'intérêt prodigieux du voyage, sous cette forme du convoi, et auquel je viens maintenant.

Car pour assurer la sécurité et la rapidité du transport des troupes, on a imaginé ainsi de grouper les navires, et de les escorter,—avec ce résultat que, sous la menace impuissante des sous-marins allemands, des centaines de mille soldats américains chaque mois se rendent sans encombre jusqu'aux tranchées de France.

Nous ne pouvons guère,—à cause de la discrétion qu'attendent de nous la censure et un sentiment bien naturel de la situation,—détailler les protections dont on entoure ces navires qui portent dans leurs flancs des milliers de soldats. Mais nous pouvons au moins en retenir une impression, demeurée très vivace malgré toutes les merveilles entrevues sur les champs de bataille et qui est restée une des plus fortes de tout le voyage.

Le mouvement général de tous ces navires, les allées et venues des contre-torpilleurs qui les entourent et des aéroplanes qui surveillent là-haut, l'ordre parfait et constant qui préside à toute cette formidable organisation et que ni la vague, ni le brouillard parfois intense, ne peuvent altérer,—tout cela est bien fait pour pousser l'étonnement jusqu'à l'admiration.

Songez que notre seul convoi porte quarante mille hommes sur ses douze navires ; que dans la même semaine il est parti un autre convoi de la même importance ; que sur l'Atlantique, nous en avons dépassé deux, plus lents mais ayant la même capacité de transport... Et calculez un peu ce que,—sur cette seule bande d'océan qui conduit de New-York aux ports anglais et que les nécessités du voyage ne reculent tout de même que d'une trentaine de degrés de latitude,—il

s'est trouvé en même temps de troupes américaines en route pour l'Europe

Et c'est un sentiment de sécurité absolu, presque excessif, en raison même de toutes les précautions prises. Celles-ci, loin de nous gêner en ramenant notre pensée à la possibilité constante d'une attaque sous-marine, nous la font envisager au contraire, comme une hypothèse banale, d'un seul intérêt de curiosité, et contre laquelle on a si bien tout prévu qu'elle n'est pas à redouter pour nous.

* * *

C'est notre première grande expérience de la guerre que ce voyage de l'Atlantique en compagnie de troupes, et qui nous laisse de l'organisation américaine et de la puissance navale anglaise une si magnifique impression.

L'océan est devenu véritablement une avenue anglo-américaine, sur laquelle circulent à volonté les régiments d'Amérique qui vont sauver la France et donner aux Alliés l'appui décisif ; et tout l'effort sous-marin allemand n'y peut rien.

Ce transport des troupes restera une des merveilles de la guerre, et une affirmation formidable de la puissance et de la maitrise de la flotte anglaise,—un des facteurs essentiels et prédominants de la victoire des Alliés.

C'est pour nous un premier élément de confiance,—ils vont se multiplier dans tout ce long voyage qui a si heureusement coïncidé avec les belles victoires des Alliés et qui nous a fait voir les horreurs mêmes de la guerre sous le jour ensoleillé des triomphes de juillet et d'août.

L'autre,—je l'ai dit,—c'est la présence des troupes américaines. Nous avons, fréquemment en France, — revu des troupes américaines ; nous avons même été reçus aux quartiers généraux. Partout, nous avons retrouvé les qualités dominantes qui nous avaient frappés à bord et qui sont : l'exceptionnelle qualité physique des troupes, l'Amérique envoie certainement ses meilleurs et ses plus vigoureux combattants,

sans aucune réserve ; et ensuite le caractère élevé, d'éducation et de manières, des officiers américains qui fait contraste avec leur parfaite modestie en matière militaire.

Si l'unité de commandement a soulevé en Europe des polémiques assez vives avant que l'expérience en ait confirmé toute l'urgence, la question ne s'est pas même posée en Amérique,

La pensée moyenne de l'officier américain est celle-ci : "L'Amérique est riche en hommes et en ressources ; mais elle ignore tout de l'art militaire. Nous travaillons à fournir le plus possible et à organiser les transports de la façon la plus effective ; puis nous mettons le tout à la disposition du commandement suprême des Alliés, qui en dispose à son gré."

Et on ne saurait demander concours plus magnifique, plus entier et plus généreux. Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que c'est là la pensée courante de tout Américain loyaliste : c'est assurément celle de l'armée, armée qui dans les dernières semaines a déjà fait des prodiges en France.

* * *

Et nous voilà, en somme, au bout du récit de notre traversée, dans les limites où nous pouvons décemment détailler ; il faut notamment omettre toute indication d'itinéraire et l'on nous le tenait d'ailleurs soigneusement caché. Seules nos connaissances géographiques, — j'entends celles collectives du groupe, — nous permettent d'en deviner quelques points, au dernier jour et quand nous sommes en vue des côtes.

Notre première traversée a duré douze jours, ce qui est court pour un convoi et si l'on songe aux détours assez accentués de l'arrivée.

Le débarquement des troupes se fait avec un ordre exceptionnel : Ce semble plus simple de mener trois mille soldats que vingt-cinq journalistes.

Mais nous avons bientôt rassemblé nos colis ; et disant adieu à nos ceintures de sauvetage, nous descendons "quelque part en Angleterre", selon la formule classique, prêts à commencer notre visite.

II.—En Angleterre : les usines de munitions

Il serait inutile, dans une courte série d'impressions comme celle-ci et sur un sujet qui est vaste comme le monde, de vouloir tout détailler ou encore de suivre le cours quotidien d'un voyage qui a duré deux mois.

De l'Angleterre, et de sa prodigieuse activité de guerre, nous ne voulons retenir qu'une vue d'ensemble, groupant sur quelques points des renseignements receuillis en tous sens.

Et disons d'abord que cette sensation de guerre, si fortement perçue sur l'océan et au milieu des troupes américaines, s'accentue encore quand nous mettons le pied sur le sol anglais. Là, véritablement, on ne songe plus qu'à la guerre ; et si la vie courante, les habitudes de chaque jour, n'ont pas été atteintes dans la même mesure qu'en France, — où le bouleversement est complet, — du moins la préoccupation dominante et constante s'affirme avec une force à laquelle on ne saurait échapper.

Et cela se sent par les journaux d'abord, à format réduit, et qui ne traitent plus que de la guerre, soit par les nouvelles directes reçues du front, soit par des récits de réunions où il en a été question. Les voyageurs, les seuls, sont comme nous des personnes venues pour se renseigner, ou chargées de quelque mission de guerre ; les interviews, les correspondances, tout est accaparé par ce même perpétuel sujet.

C'est aussi le thème de toutes les conversations : la dernière avance, les mouvements militaires et encore les rendements des grandes usines de munitions qui se multiplient par tout le pays.

Dans les villes, dans Londres notamment, où nous avons séjourné un mois, la vie est restée gaie, quoique sujette à des restrictions de toute sorte ; mais c'est, si l'on peut dire, une gaieté

de permissionnaires. On ne heurte, on ne coudoie sur la rue que des officiers et des soldats ; les jeunes gens en tenue civile sont si rares qu'on les remarque au passage, et on leur demande de quel pays ils sont. Musées et monuments sont fermés, pour la plupart, et les objets précieux dans les églises et sur les places publiques couverts de sacs de sable, à cause des raids toujours possibles, quoiqu'ils se fassent rares. Pour cette même raison, toutes les lumières sont atténuées dans les rues et les fenêtres soigneusement closes : on circule la nuit dans la presque obscurité. Les spectacles, nombreux mais tous d'une frivolité voulue, commencent tôt et finissent vers dix heures et demie ; les cafés et restaurants sont déjà fermés depuis une heure à ce moment, et les rues se vident graduellement, jusqu'à minuit où on ne rencontre plus que de rares militaires attardés.

La nourriture ? Il faudrait un long traité, Mais c'est bien résumer la situation que de dire qu'elle est très suffisante, malgré certaines restrictions ; seulement, la vie est très chère, surtout pour une population qui a eu l'habitude de tout acheter à bas prix, avant la guerre. Il y a des rations sur le sucre, très rare, et que l'on ne se procure en petite quantité qu'avec un coupon ; et sur la viande, également rare, et à laquelle on n'a droit que pour quatre repas par semaine (à l'exception du jambon et du bacon, qui restent libres). Les menus, mêmes les plus cossus, sont faits de soupes, d'oeufs accommodés de cent façons différentes et de poissons de toute sorte. Le pain est assez abondant, mais comme en France, de qualité inférieure : on s'y habitue. On ne se procure pas tout ce qu'on veut : mais personne ne paraît gêné et la question de la nourriture n'est pas de celles qui se discutent.

C'est une habitude prise, et que seuls les étrangers commentent pendant quelques jours.

* * *

On peut diviser en trois groupes essentiels l'effort de guerre de l'Angleterre, sur le sol même

de la Grande-Bretagne : la fabrication des munitions et engins de guerre, les camps d'entraînements militaires, et la construction navale qui nous conduit à la grande flotte.

Nous nous occuperons aujourd'hui du premier chapitre, celui des munitions.

Notre voyage nous a conduits dans plusieurs grands centres de fabrication, à l'arsenal de Woolwich, dans une formidable usine d'explosifs du nord de l'Angleterre, aux usines qui entourent Glasgow, en Ecosse, et où l'on fabrique à peu près de tout ; enfin à des établissements où l'on découpe et rassemble les éléments délicats et minutieux de toutes les variétés de machines volantes.

Ici, encore, nous sommes tenus à beaucoup de discrétion et ce sont précisément les faits les plus intéressants, les tentatives nouvelles, que l'on nous a laissé entrevoir au prix du silence.

Mais ce que nous pouvons dire, c'est le mouvement formidable d'activité qui traverse toutes ces usines et le rendement presque illimité de leur suprême organisation.

Les usines de Woolwich notamment couvrent une étendue de trois milles et demi carrés. Elles emploient aujourd'hui cent vingt mille employés, c'est-à-dire neuf fois plus qu'avant la guerre ; et les trois quarts de ces employés sont des femmes. On n'a guère retenu les hommes que pour la direction et pour certains travaux qui requièrent une connaisance technique spéciale, ou une force physique au-dessus de la moyenne.

C'est un spectacle unique que de voir ces salles immenses, toutes bourdonnantes d'ouvrières, et qui tout en travaillant ferme chantent ou causent gaiement. On nous dit que le rendement moyen du travail féminin, — dans les ouvrages qui leur sont accessibles, — vaut en tous points celui de l'homme, et que la production totale de l'usine dépasse proportionnellement ce qu'elle a jamais donné.

On y fabrique surtout des obus, depuis les petites pièces de cuivre très compliquées qui en

ferment l'extrémité jusqu'aux cases métalliques qui contiennent la charge. Des machines d'une puissance inouïe taillent et percent le métal comme si c'était du bois mou ; et nous écrasons sur le sol tout un tapis de fine poussière d'or et de fins rubans de cuivre, qui craquent sous nos pas comme des feuilles mortes. Tout cela est d'ailleurs prudemment recueilli, balayé dans des vannes profondes et rejeté au fourneau pour former de nouveaux blocs.

Nous voyons aussi d'immenses canons, des plus gros modèles, dans quelques-uns des procédés de fabrication : depuis le lourd billot d'acier rougi et sur lequel vient s'écraser le puissant marteau qui l'arrondit, jusqu'au moment final où percé, modelé et ajusté, il est transporté au coin de l'usine où les peintres lui donnent cette couche de peinture verdoyante et ondoyée, qui fait partie du camouflage. Certains de ces canons pèsent près de cent tonnes et auront une portée d'au-delà de vingt milles : les immenses hangars où on les martèle, avec leurs voûtes qui se perdent dans l'obscurité et les taches rouges des fours entr'ouverts près du sol, semblent des visions d'enfer, où s'agitent des ombres. Il faut songer à la défense, aux droits des peuples, aux lointains avantages de la victoire, pour n'en pas avoir l'âme meurtrie.

* * *

A Woolwich, on nous fait voir aussi,—après nous avoir chaussés de bottes spéciales et revêtus d'un long manteau de caoutchouc,—des petites usines espacées où l'on assemble les produits dont la réunion donne le terrible trinitrototuol, le "T et T", comme on l'appelle là-bas.

Mais j'aime mieux que nous sautions de suite à la petite ville de X..., au nord de l'Angleterre, où se trouve la plus grande usine d'explosifs du Royaume-Uni, et que nous avons visitée en un autre moment du voyage.

Cette petite ville n'est en somme qu'un groupement d'usines et d'habitations ouvrières : elle n'existait pas avant la guerre. De fait, elle

ne date que de septembre 1916 et elle comprend selon les exigences du travail, de douze à vingt mille ouvrières, principalement. Car il convient de dire que si dans l'ensemble la demande du travail est universelle, elle se manifeste périodiquement sur tel ou tel point avec plus de violence qu'ailleurs : et il existe en Angleterre un système parfait d'échange par lequel les ouvriers et ouvrières sont déplacés d'une usine à l'autre afin qu'il n'y ait chômage nulle part.

A X . . , dans des hangars d'une installation toute moderne, reluisante de propreté, on fabrique d'un côté le nitro-coton et de l'autre la nitroglycerine : ces deux produits sont rassemblés sur un autre point, et mêlés d'alcool on leur fait subir une pression qui donne, en filaments longs et minces, le terrible produit qui va bourrer les projectiles.

La cordite, quand elle est sèche et sous cette forme, est en elle-même assez maniable : il faut une détonation pour qu'elle fasse explosion. Nous pouvons maintenant toucher et retourner ces cordages brunâtres qui pourraient donner la mort à la population entière, si leur force intérieure se manifestait, mais auxquels il faudra additionner un détonnant quelconque pour les mettre en oeuvre.

Les directeurs de l'usine nous assurent d'ailleurs que les accidents ont été très rares et de petite portée, tellement les précautions sont multipliées et le mode de fabrication ingénieux.

Ce que nous admirons aussi à X..., c'est le confort parfait des logements des ouvriers et ouvrières qui entourent un vrai quartier de ville improvisée avec ses magasins, son cinéma, ses salles de danse, son club,—tout cela reluisant et neuf et sorti de terre depuis deux ans à peine.

* * *

A Glasgow, également, nous avons vu de formidables usines, indépendamment des chantiers maritimes dont nous traiterons un autre jour.

C'est la même activité intense, la même poussée de travail qu'à Woolwich, à X..., partout dans ces villes d'acier et de forges.

Ce qui nous retient davantage par sa nouveauté, ce que nous retrouverons dans les banlieues de Londres, ce sont les usines d'aéroplanes.

Et c'est un travail d'une délicatesse extrême et du plus vif intérêt. Le matériel qui constitue la machine aérienne est si menu, si léger. Ici, l'on prépare les petites pièces d'aluminium ou d'alliage, minces baguettes fuselées, petits rivets minuscules, et qui semblent faits pour jouets d'enfants ; ailleurs, on taille le bois et c'est un ciselage très appliqué comme pour une oeuvre d'art. On rassemble ces petites pièces de bois, en vastes quadrilles géométriques qui demain seront des ailes ; en autre coin, on prépare la toile fine et blanche, qu'on enduit de gomme et que l'on applique sur l'armature légère avec le même soin que s'il s'agissait dun tableau précieux.

L'usine d'aéroplane a l'air d'une officine d'art, tellement tout y semble fin, subtil, vaporeux : ce n'est plus du travail, c'est une sorte de pensée qui se matérialise en des formes presque impondérables. Et de fait, n'est-ce pas une merveille que ce grand oiseau qui sortira demain de son hangar, les ailes au vent, et portera l'être humain jusque dans les nuages ?

Ici, comme ailleurs, la plupart des employés sont des femmes, de toutes jeunes filles dont les mains délicates manient le métal ou la toile avec dextérité.

Et l'on fabrique des avions, des biplans, des machines de toute grandeur dont quelques-unes viendront surprendre l'ennemi par leur audace.

C'est l'usine en plein développement : on fabrique tout ce que l'on sait, mais on espère encore davantage. Et la tentative cotoie la réalité.

Ailleurs, on construit des dirigeables, gigantesques navires de l'air et qui emprisonnent dans

leurs armatures démesurées les ballons gonflés de gaz qui les soutiennent.

Et puis, il nous faudrait parler encore des automobiles et de ces informes machines, mais si étonnamment puissantes, qu'on nomme les "tanks".

Mais en voilà assez pour cette fois : nous retrouverons ces derniers aux camps d'entraînement.

III.—Les camps d'entraînement

Il existe chez quelques esprits un préjugé qu'il s'agit de déraciner, car aucun n'est plus injuste et moins conforme aux faits : c'est que le soldat ou l'officier qui n'est pas au front ne prend pas part à la guerre. On entend dire parfois : "X... a du bon temps ; il est en Angleterre, dans les camps d'entraînement".

Or il convient d'établir, et que ces camps sont loin d'être des endroits de plaisir et d'oisiveté, et que ceux qui y travaillent font un travail éminemment utile, essentiel même, qui se rattache intimement à celui du front.

Le soldat qui vient de traverser l'Atlantique, —puisque nous n'allons nous occuper que des camps canadiens,—est d'abord envoyé à Frensham Pond, sorte de camp de quarantaine, où, à la visite de quelques-uns des nôtres, se trouvaient justement quelques nouveaux bataillons de Laval. C'est un lieu de transition, où le soldat se familiarise avec la vie des camps en même temps qu'on lui fait subir un examen médical très complet.

Au bout d'une trentaine de jours, on verse le bataillon dans l'un des camps d'entraînement réguliers, où le soldat reçoit son éducation avant de passer au front. Nous en avons visité trois, principalement : celui de Witley où nous avons été officiellement reçus par l'état-major, celui de Bramshott où se trouvent les régiments canadiens-français et auquel nous avons accordé une attention particulière et celui de Shorncliffe, visité au retour de France en passant par Folkestone.

L'aspect de ces camps est assez semblable. On choisit un endroit agréable et très sain: on y construit de vastes huttes bien aérées et d'un entretien facile, et cela constitue bientôt une petite ville militaire, avec ses avenues et ses carrefours bel et dûment baptisés comme s'il s'agissait d'une capitale.

C'est là que se fait l'éducation militaire du soldat, dans tous ses détails ; et c'est un rude travail auquel s'emploient des officiers qui ont vécu longtemps au front et qui sont chargés de l'entraînement, non pas comme on le croit en guise de récompense ou de répit, mais surtout parce qu'ils ont l'expérience nécessaire pour diriger cette éducation.

Et c'est d'abord le physique des hommes : vie rude et simple, d'une régularité parfaite, examens médicaux fréquents, exercices physiques gradués de façon à leur donner toute l'endurance possible pour la marche et le port des fardeaux.

Et c'est l'enseignement militaire proprement dit : le tir auquel la plupart deviennent experts, les exercices de baïonnette presque terribles de réalité sur des mannequins de forme humaine, et toute la variété des combats et des attaques simulées, en rase campagne ou dans les tranchées. A Witley, nous avons suivi pendant plus d'une heure une bataille en fac-simile, avec des feux blancs d'artillerie et de faux gaz, auxquels les hommes se sont dépensés avec une énergie et une force remarquables. Il n'est pas un détail de la guerre qui ne leur soit présenté à l'avance et avec lequel on ne les familiarise, depuis l'attaque jusqu'au relèvement des blessés et leur transport à l'hôpital.

Mais il y a surtout la culture morale de l'individu. On stimule son obéissance en le soumettant à une discipline rigoureuse ; on stimule son esprit de coopération et d'union, en le brisant chaque jour à des travaux d'ensemble, en l'habituant à une pensée commune et uniforme ; on stimule son esprit d'agressivité, en le lançant dans des combats singuliers de boxe, de lutte à bras le corps, où le soldat s'habitue à la rencontre et au conflit. Et il faut voir l'ardeur avec laquelle les hommes se talochent ou se bousculent, ce qui ne les empêche pas d'être les meilleurs amis du monde.

Il est un exercice particulièrement saisissant,

qui consiste en une attaque à la baïonnette faite par un soldat sur un camarade désarmé : ce dernier s'abaisse, saisit le canon de l'arme et terrasse son adversaire. La rapidité avec laquelle le tout s'accomplit nous faisait dire à l'officier d'entraînement :

— Mais ces hommes doivent quelquefois se blesser ?

—Sans doute ; mais il faut mieux s'égratigner ici que de se faire tuer au front.

Tout l'entraînement est obligatoire pour un soldat, volontaire ou conscrit ; mais au bout de quelque temps, il se spécialise dans sa branche particulière, artillerie, service d'ambulance, service forestier, comme à Sunningdale, ou autre.

Il serait futile d'entrer dans plus de détails ; laissons cela aux officiers eux-mêmes.

Mais nous ne saurions trop nous convaincre de l'absolue nécessité de l'entraînement en soi, du fait qu'il dure juste le temps nécessaire pour préparer un homme pour le front ; et enfin que ces camps d'entraînement sont tenus dans des conditions d'hygiène et d'éducation parfaites, qui ne laissent vraiment rien à désirer.

Du reste, il est une vérité que l'on retrouve partout et qui est bonne à dire, c'est que le soldat neuf fois sur dix a hâte de quitter le camp d'entraînement et de partir pour le front. Car si le camp n'offre aucun danger sérieux, c'est dans une bonne mesure un foyer d'ennui et de monotonie : nous avons tous senti, au contraire, l'attrait irrésistible, fascinant, avec tous ses hasards et toute la beauté de son incertitude, l'attrait du front sur le militaire.

C'est là que la mort guette, peut-être ; mais c'est aussi l'aboutissement suprême de toute cette longue préparation, le point où la force accumulée se manifeste enfin, le moment d'être utile et glorieux ; et qu'on ne s'y trompe point, le danger même de la première ligne des tranchées ne saurait atténuer cette impression qui rend le front cher à la plupart des troupiers, et qui lui

donne aux yeux de tous ceux qui le visitent une sorte de farouche et irrésistible beauté.

Les soldats mêmes qui en sont revenus, s'ils n'ont pas été trop grièvement blessés, rêvent d'y retourner et s'ennuient véritablement dans ces camps où, comme à Shorncliffe, ils se refont de la force et de la vigueur.

C'est mal connaître le soldat,—je parle du soldat moyen, il peut y avoir des exceptions, — que de croire qu'il se complaît en Angleterre et qu'il est content d'être loin du front ; c'est le contraire qui est vrai.

Et du reste, nous verrons plus loin que ce terme LE FRONT représente toute une hiérarchie d'activité, toute une population occupée aux travaux les plus divers ; et que rien n'est plus inexact que d'y voir une simple ligne de soldats, arme au poing, derrière un remblai de terre.

* * *

Certains corps subissent un entraînement à part ; et notamment ceux des automobiles dites "tanks", et les aviateurs.

Nous avons visité un camp de "tanks" ou chars d'assaut près de Londres ; et on nous a même offert le luxe d'une promenade dans une de ces machines monstrueuses et incommodes. Enfermez-vous dans une caisse énorme et laissez-vous dévaler tout le long d'une pente tortueuse : vous aurez une idée de ce que l'on ressent, à première expérience, dans l'intérieur d'un de ces chars. Mais si leur charme comme voiture de promenade n'est pas encore établi, leur utilité comme arme de combat est merveilleuse. Il n'est pas d'obstacle raisonnable qui s'oppose à la marche du char d'assaut : tronc d'arbre, clôture, fils de fer barbelé, descente ou montée. C'est la marche lente, sûre, redoutable qui atteint son but. Et on perfectionne continuellement cette cuirasse ambulante : on a maintenant des chars qui portent jusqu'à dix mitrailleuses ;

d'autres qui peuvent abriter dans leurs flancs pour les mener aux tranchées ennemies une quarantaine d'hommes. La vitesse initiale de cinq milles à l'heure sera bientôt portée, on l'espère, à huit et même à dix milles.

La puissance totale de cette arme, dont la gloire d'invention revient à l'Angleterre, est encore insoupçonnée.

* * *

Mais de toutes nos expériences d'Angleterre, la plus séduisante est certes celle de l'aérodrome de Y..., où après avoir vu les aviateurs à l'oeuvre accomplir les prouesses les plus variées avec toute la facilité de l'habitude banale, il a été donné à quelques-uns d'entre nous de tenter nous-mêmes l'expérience du vol plané.

Réunis quatre en plus du pilote dans une machine du type Hendley-Page, nous avons eu cette sensation unique de nous élever de terre et de survoler Londres à une hauteur de quatre mille pieds et pendant l'espace d'une demi-heure environ.

A cette hauteur, toute sensation de vitesse disparaît : par contre, la grande ville avec le plan formidable de ses rues, de ses parcs et de ses monuments nous apparaissait avec une netteté et une concentration qui donnait aux choses un aspect tout nouveau. Nous retrouvions tous les points essentiels, mais ramassés sur eux-mêmes, comme perdus dans la verdure envahissante de toute la campagne des environs. Et quelle sensation admirable à la descente : c'est comme si le sol montait vers vous, vers ce point de l'espace que représente votre machine toute petite dans l'immensité.

L'aviation est devenue le complément naturel, indispensable, de la guerre : un ciel sans avions en France, ou même en Angleterre, semble comme anormal. Au front, ils sont à la douzaine, passant et repassant comme des vols d'oiseaux ; sur Londres, il en circule toujours quel-

ques-uns, et le soir même la lumière étincelante des feux d'observation en cueille au passage dans sa blanche traînée.

On a l'impression, très nette, très sûre, que l'homme a véritablement conquis l'air ; et qu'au lendemain de la paix, cette merveilleuse conquête, faite pour l'utilité et non pour cette temporaire destruction, donnera les plus admirables résultats.

* * *

Il aurait fallu traiter aussi des hôpitaux d'Angleterre, si nombreux et si parfaitement aménagés, qui constituent une des plus nobles activités de guerre du pays.

Mais l'hôpital de base ne constituant, avec le collège de rééducation, que le dernier anneau d'une chaîne qui commence sur le champ de bataille même, cela trouvera place ailleurs.

IV.—La flotte anglaise

Ce n'est qu'au retour de France que nous sommes allés visiter la flotte en Ecosse et les constructions navales de Glasgow ; mais le récit de ce voyage est plus à sa place ici pour compléter le trop rapide tableau que nous avons fait de l'effort anglais.

Notre voyage nous conduit d'abord à Edimbourg, la superbe capitale de l'Ecosse où nous admirons fort en même temps que les parcs et la belle ordonnance de la ville, les vieux châteaux si pleins du souvenir de Marie Stuart et de son époque, — époque hélas ! où l'on faisait déjà la guerre mais où les triples murs des citadelles savaient encore résister aux canons primitifs.

Le lendemain, une auto nous amène hors de la ville jusqu'au fameux pont jeté sur le Forth, et nous sautons dans un petit remorqueur qui nous conduit à la flotte.

Il fait une pluie froide et drue, et une demi brume enveloppe la mer. Au lieu de nous apparaître toutes à la fois, les masses des navires se détachent tour à tour de l'ombre et prennent des aspects de visions gigantesques.

Et comme démonstration de puissance, de force défensive, — car cette flotte est la ceinture d'acier, la cuirasse de l'Angleterre contre les attaques du dehors, — ce voyage dans cette forêt brumeuse de mâts, de tourelles et de cheminées monumentales, reste un spectacle unique, une absolue merveille.

Ce sont, pendant des milles et des milles, en une ligne inépuisable et qui se renouvelle sans cesse : les contre-torpilleurs élégants et souples dans leur coque effilée, prêts à bondir, comme frémissants d'impatience quand la vapeur chante dans leurs flancs ; et les croiseurs rangés deux à deux, avec leur théorie de cheminées puissantes et le contour encore gracieux de leur vêtement d'acier ; et soudain surgissent de la brume,

les gigantesques Dreadnoughts, masses formidables et terribles dont les canons semblent fouiller l'horizon, véritables citadelles mouvantes contre lesquelles le flot vient se briser comme au pied d'une falaise.

Et tandis que nous voguons ainsi la brume se dissipe enfin ; un mince rayon de soleil se glisse parmi les nuages et toute la mer nous apparaît semée de ces innombrables navires, à perte de vue. Malgré nous, un cri d'admiration s'échappe de nos poitrines, une sorte de fierté indéniable devant cette majestueuse puissance de l'Angleterre qui depuis des siècles l'a rendue invincible et qui a su conserver aux Alliés, gage assuré de la victoire de demain, la maîtrise indiscutable de l'océan !

Celui qui nous guide, un commandant de la marine, précise alors en nous indiquant chaque navire :

"Voilà le "Queen Elizabeth" ; voilà le vaisseau amiral, celui de lord Beatty ; cet autre était à la bataille du Jutland ; celui-ci, qui se porte fort bien, est supposé avoir été coulé par les Allemands, car on a annoncé la nouvelle à Berlin et l'Amirauté n'a pas cru devoir contredire ; cet autre est le Dreadnought offert par les Malaisiens ; ce contre-torpilleur est du dernier modèle, il sort à peine des chantiers ; cet autre navire d'une forme si étrange et d'où s'envolent des avions... Mais chut ! ceci est un secret, et le public n'a rien à y voir !"

Chaque navire a son histoire, sa part dans ce travail gigantesque de protection et de force ; et à mesure que nous les apercevons, à la petite vapeur du remorqueur, on nous la raconte avec une émotion charmante et communicative.

Voici maintenant des coques de sous-marins à fleur d'eau, avec leurs petites tourelles qui émergent ; et encore des contre-torpilleurs en nombre infini, car c'est de ce côté que porte tout l'effort de construction.

Je devine que le lecteur va me demander :

—Combien de navires dans toute cette flotte?

Nous avons nous-mêmes posé la question : et je vous fais grâce de la réponse fine et malicieuse, pleine d'un orgueilleux mystère, du commandant.

* * *

Mais nous abordons, au flanc d'un magnifique "Superdreadnought" et nous grimpons le long de l'échelle de corde jusque sur le pont. Alors la merveille change de caractère, mais non d'intensité· De tous les intérieurs que nous ayions visités, — citadelles, usines ou casernes, — aucun ne nous a donné cette impression parfaite d'ordre, d'harmonie et de force.

Le "Superdreadnought" est la merveille de la construction navale anglaise : c'est la masse la plus puissante jointe à la précision la plus savante dans le détail. Nous nous glissons dans les tourelles d'avant où sont les plus forts canons ; et pour nous, on fait jouer toute cette mécanique complexe, mais qui obéit merveilleusement à la simple pression d'un bouton électrique. Le canon se déplace ; la tourelle monte ou descend ; des portes massives s'entr'ouvrent ; des obus énormes sont glissés dans la culasse du canon : tout cela avec une facilité rapide qui déconcerte. Quelle merveille de l'invention humaine, que cette masse formidable qui obéit ainsi au simple contact ! — Mais comme il faut aussi se répéter que tout cela constitue un système de protection, une sauvegarde, pour ne pas regretter dans le tréfonds philosophique de son être cette dépense géniale d'énergie dans un domaine aussi matériel.

Des Dreadnoughts nous passons aux croiseurs, aux contre-torpilleurs ; dans ces derniers on a tout sacrifié à la rapidité. C'est un petit cuirassé à fleur d'eau, fait pour filer ses trente-cinq noeuds à l'heure, et sur lequel on a installé des canons à tir rapide. L'équipage, assez restreint

du reste, loge où il peut. Il faut aller vite, porter le moins possible et offrir la moindre cible à l'ennemi.

On nous conduit ensuite aux sous-marins et par groupes nous descendons dans la coque de l'un d'eux. Que le sort vous préserve d'y jamais séjourner : je ne crois pas qu'il y ait tâche plus pénible dans toute l'horreur de cette guerre que celle d'habiter un sous-marin, dans l'atmosphère surchauffée et saturée d'huiles qu'on y respire.

Le sous-marin à l'oeuvre peut se définir : une coque fermée qui contient des machines. On n'a pas la moindre idée de la complexité et de la variété de ces dernières ; on dirait qu'on les y a entassées, cherchant à les multiplier et à les accumuler à plaisir. Entre la coque et ces machines, un étroit couloir par lequel peut à peine se glisser un homme, quelques ouvertures par ci par là où l'on installe une sorte de lit ou une table, un petit carré à l'avant pour les officiers ; et voilà le sous-marin, véritable noisette d'acier où la machine serait l'amande et où il faut vivre entre la coquille et la chair.

Dans un coin du sous-marin, et obéissant toujours à cette loi de l'entassement qui est celle du bord, les torpilles sont là, toutes prêtes : l'une est déjà dans le goulot d'ouverture, les autres par un simple déclanchement pourront facilement la remplacer. Pas d'échelle d'ajustement, comme dans les tourelles de navire ; c'est le sous-marin lui-même qui se déplace et permet ainsi d'ajuster le tir. Et celui-ci est dirigé par le commandant, du petit carré dont j'ai parlé tout-à-l'heure.

Nous y voici réunis ; et alors, on nous montre la merveille du sous-marin, la porte sur l'air du dehors et le monde extérieur : le périscope, lunette mobile en tous sens et à laquelle nous regardons tour à tour. Par cette mince coulée, que nous manions à notre gré, toute la surface nous apparaît : et cette nouvelle vision de la flotte, entrevue du fond de ce puits d'acier où nous suf-

foquons, vient s'ajouter aux étonnements de cette prodigieuse journée.

Nous revenons très impressionnés de ce que nous avons vu, de cette manifestation intense d'activité, de souveraineté, et comprenant mieux la signification profonde de ce chant que tout sujet britannique a fredonné à ses heures : **Britannia rules the waves !**

* * *

Notre voyage nous conduit ensuite à Glasgow, dans cette ville prosaïque et enfiévrée où l'on assemble pièces à pièces ce que nous avons vu hier à l'anse du Forth.

Notre promenade sur la Clyde, à travers d'innombrables chantiers maritimes, est comme l'analyse minutieuse et sèche de nos émotions de la veille, un commentaire nécessaire, un peu rude et fastidieux.

Nous voyons de tout. Navires torpillés que l'on répare, nouveaux modèles de contre-torpilleurs, cuirassés énormes auxquels on travaille plus lentement, car leur nombre dépasse déjà la demande, nous assistons à leur éclosion par phases successives, depuis les premières contorsions de l'acier rougi sous l'effort des marteaux jusqu'à la pose des derniers rivets.

Justement ce jour-là on va lancer un contre-torpilleur qu'on vient d'achever : du haut de la petite plateforme, nous assistons au baptême. Et après les cérémonies d'usage, très simplifiées et devenues banales dans ce foyer de construction intense, le petit navire glisse élégamment jusqu'aux flots. Encore un qui protégera le commerce des Alliés et assurera le transport des troupes américaines !

L'activité de Glasgow,—il semble que cette ville un peu terne n'est qu'un vaste chantier et qu'une usine,—se manifeste encore par la fabrication incessante de munitions de toute sorte, à laquelle on emploie principalement des fem-

mes, et par la plus grande production d'avions et de machines volantes de toute dimension. Nous y avons vu sur chantier un dirigeable de plus de sept cents pieds de long, et c'est assez dire !

La population de Glasgow est très fière, à juste titre, de l'activité industrielle qui y règne et qui dépasse ce qu'on peut voir dans tout le Royaume-Uni.

Tandis que l'autre soir, à Edimbourg, au banquet du solennel lord prévost, le ton des discours était scolastique et universitaire avec une nuance de cette poésie un peu moyenageuse qu'inspire cette ville d'histoire,—ici à Glasgow, on parle chiffres et entreprises : et c'est l'autre face de la mentalité écossaise, — de ces écossais tenaces et irréductibles que nous connaissons au pays.

Dans la force navale de l'Angleterre, que les siècles n'ont fait qu'accroître, il y a beaucoup de cette ténacité écossaise dont Glasgow nous a offert le spectacle : et certes, même pour les rêveurs et les chercheurs d'histoire, elle n'est pas à dédaigner.

V.—La France du Nord

Notre voyage en France n'a duré qu'une quinzaine de jours et c'est peu pour se faire une idée d'ensemble. Mais, d'autre part, nous avons voyagé tout le temps, parcouru le front et l'arrière front en automobile, et cela nous a permis de nous rendre un compte relatif de ce qu'est devenue la France du Nord, — celle qui a été envahie puis reconquise, et qui est restée constamment sous la menace de l'ennemi depuis 1914.

C'est à coup sûr la partie la plus vieille de la France ou du moins celle qui s'est le moins renouvelée comme en témoignent les vieux villages de Bretagne, du Pas-de-Calais, de Normandie. Mais ce coin de France suffit, semble-t-il, à témoigner de l'effort admirable et universel du peuple français pour résister à l'envahisseur.

Nous avons dit qu'en Angleterre, sous la gaieté et la prospérité apparentes, on sent bien la guerre et ses exigences ; et que sa préoccupation se glisse partout. Mais ici, sur ce sol français balayé chaque jour par les obus allemands, c'est sa présence même dans toute son horreur de dévastation qui se manifeste.

Nous débarquons à Boulogne ; et la première chose qui nous frappe, celle qui s'affirmera à Calais et dans tout le nord, c'est qu'on ne voit que des vieillards et de tout jeunes enfants. Les hommes de tout âge, quelque peu valides, sont disparus ou sont à l'armée, vers le centre ; et les femmes, — non pas seulement en grand nombre, mais toutes sans exception si elles en ont la force, — sont aux usines ou aux champs.

C'est l'universalité du travail, comme on ne l'avait jamais rêvée, au point de vider les rues et les villages, et de leur donner l'aspect de choses mortes. Et sur les routes, le soir, on rencontre de très vieux paysans ou des femmes, qui reviennent aux fermes, lourdement chargés, fiers de leur labeur.

Ce labeur s'étend jusqu'aux tranchées de ré-

serve ; il se glisse partout où il peut atteindre. Il n'est pas inhabituel de voir entre deux villages en ruine des champs entiers patiemment labourés, sans souci de l'ennemi dont l'artillerie les détruira peut-être demain.

On ne saurait imaginer un don plus entier de toute l'énergie d'un peuple à une seule et grande cause, à un seul et même sentiment.

Toutes ces vieilles gens sont pourtant frappées par le deuil ou la destruction. Interrogez-les : ils ont un fils à la guerre, ou des petits-fils ; ils pleurent déjà des morts et ce souvenir met des larmes à leurs pauvres paupières ridées. Ou encore, ce sont des réfugiés : l'Allemagne a détruit leurs chaumières,là-bas ; ils ont dû fuir l'invasion et les voilà maintenant dénués de tout, sans ressource, et qui tiennent cependant à conserver à la patrie le modeste effort de leurs faibles bras.

On ne saurait rien imaginer de plus beau, de plus touchant, que ce spectacle de la France du Nord, frappée par la guerre, et donnant toute la plénitude de sa force pour en triompher.

Et le résultat, c'est ce miracle de la campagne française poussant jusqu'aux tranchées, jusqu'au milieu des ruines, la richesse inépuisable de sa culture, ses champs verdoyants, exubérants, qui nourriront l'armée et la nation. Comment tout cela a-t-il poussé, s'est-il épanoui dans ce désert ? où sont les ouvriers, les ouvrières de rêve qui ont remué et ensemencé le sol ? C'est ce qu'on se demande en parcourant les grandes routes où circule le lourd trafic de la guerre, camions fourgons et ambulances et où nulle autre vie ne se manifeste tout le jour que la vie militaire. Et soudain, dans un coin lointain du champ, péniblement penchées sur leur houx ou leur bèche vous apercevez de vieilles femmes qui retournent la terre grasse et qui peinent.

—Elles sont-là, nous dit une estafette, dès le lever du jour à cinq heures ; et elles y seront encore au coucher du soleil· Et c'est ainsi tous les jours, sans relâche.

Voilà comment les paysannes françaises font la guerre, comment elles savent tout donner pour sauver la France et venger la mort des petits tués au front : nous n'avons rien vu de plus noble, de plus touchant, que ces tableaux agrestes.

Dans les usines, — notamment dans les vastes usines de Calais qui sont sous l'autorité anglaise mais qui emploient toute une nuée de Françaises, — on trouve des femmes de tout âge et de toute condition.

La guerre a tout nivelé et chacune doit apporter sa part. Nous avons vu penchée sur un pénible travail de couture, à l'atelier des vêtements militaires, une vieille de soixante-cinq ans qui disait :

—C'est la guerre ; il faut manger et mes fils sont au front. D'ailleurs, je suis contente d'être encore bonne à quelque chose.

* * *

Ce qui contribue à accentuer cette impression de vide dans les villages du nord, c'est qu'on n'y voit même plus de soldats français. Nous sommes militairement en pays britannique : la ligne française est plus bas, au-dessous de Rouen, et c'est en nous dirigeant vers Paris que nous prendrons contact avec l'armée française.

Mais, au nord, — autour d'Ypres ou d'Arras ou d'Amiens,—on ne voit que des militaires en kaki qui forcément ont l'air d'étrangers sur cette terre française ; et bien qu'on les y reçoive avec enthousiasme, en sauveurs, en frères, leur présence ne peut qu'ajouter au sentiment intense de cet effort total de la France que l'invasion a rendu nécessaire, au point de lui faire abandonner à d'autres toute une partie de son territoire.

* * *

A Paris, — combien plus qu'à Londres, — la ville a pris un air sévère et grave. Le Paris de guerre reste admirable avec la longue ligne de

ses boulevards, l'harmonie incomparable de ses parcs et de ses grandes avenues ; on a l'impression que l'on sent mieux battre le coeur de la grande ville, débarrassée du mouvement superficiel et enfiévré de jadis. Cette gravité et ce grand vide du soir lui donnent l'air d'une ville d'autrefois et que le souvenir seul habite ; et comme ils nous disent éloquemment le grand souci, l'unique pensée de toute une population, tendue vers l'espoir qui sollicite toutes les énergies : la libération du territoire, chasser l'Allemand de France.

On ne vit, on ne respire plus que pour cette pensée : et il faut voir avec quelle ardeur on consulte chaque jour les communiqués.

Après les angoisses et les incertitudes du printemps dernier où les Allemands sont venus si près de la capitale, la grande poussée française de juillet — celle que les Français ont appelée la seconde victoire de la Marne,— a créé un enthousiasme facile à concevoir.

Mais il faut avoir assisté, soit au front soit au coeur d'une ville française, à la lecture d'un communiqué pour savoir tout ce que peut contenir le petit carré de papier, surtout quand il annonce une victoire : ce sont souvenirs inoubliables.

* * *

Notre itinéraire, après nous avoir conduits de Calais au front canadien et de là à Paris en passant par Rouen, nous amena à Verdun, en plein territoire français, défendu par la France.

Nous en reprendrons une à une les étapes dominantes.

J'ai voulu, dès maintenant, fixer des impressions d'ensemble : ce dévouement entier de tout français et de toute française à la guerre, cette absence totale de toute autre pensée, cet abandon sans réserve à l'oeuvre du moment.

Il conviendrait d'ajouter, et c'est un senti-

ment que nous avons rencontré partout, une très sincère et très profonde gratitude envers les peuples qui ont envoyé à la France des combattants, l'Angleterre, l'Amérique, le Canada.

—Vous êtes Canadien: les vôtres sont de bien bons soldats ! Grâce à eux, il y a un coin de France que les Boches n'auront pas.

Voilà une phrase que l'on entend souvent : et elle ne sonne pas faux dans la bouche qui la dit.

L'autre impression, qui est aussi éloquente qu'on le peut désirer, c'est la confiance inaltérable du peuple français en la victoire finale.

Prêt à tous les sacrifices, parce que certain, d'une certitude absolue, qu'ils seront couronnés par le succès.

Et c'est ce qui donne à la tristesse même des ruines et à la désolation des villages déserts une teinte consolante, presque adoucie.

La France est assurée de vaincre, de reprendre ses chères provinces, de voir l'Allemagne humiliée et vaincue. Et il semble que chaque français se dise au fond du coeur.:

—Que sont mes modestes peines, mon deuil, mon foyer détruit à côté de ces suprêmes résultats ?

Et, par chacun des siens, la France envahie, dévastée, dépouillée, humide du sang de ses plus chers enfants, la France héroïque et sublime sourit à la victoire.

VI.—Le front

Nous voudrions essayer de donner une idée, —sans indiscrétion,—de ce que comprend ce mot que tous ont répété depuis la guerre et qui est beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine : le FRONT.

Avant d'aller en France, et c'est peut-être le sentiment de beaucoup de mes lecteurs, je me figurais le front comme une ligne droite, où s'alignaient des troupes à une centaine de verges de l'ennemi, attendant l'attaque ou la préparant.

La chose n'est pas si simple.

Le front est au contraire une vaste étendue de territoire, des milles et des milles carrés, où vit toute une population militaire occupée aux fonctions les plus diverses. Et si, comme nous le disions l'autre jour, c'est une erreur de croire que la vie des camps en Angleterre est une vie oisive et sans effort, c'en serait une autre de croire que toutes les régions du front sont remplies de terreur et d'épouvante, et qu'en tout temps on y court un danger imminent.

Sans doute, partout, on est à la merci d'un raid aérien, ou même d'un bombardement à longue portée : à l'endroit même où l'on nous avait cantonnés et qui se trouvait à quelques milles des tranchées allemandes, il tombait à l'occasion des bombes dans un rayon d'une centaine de verges. L'une d'elles, une nuit, fit explosion sur une caserne et tua une vingtaine de soldats endormis, de retour des premières lignes où ils n'avaient reçu aucune blessure.

C'est le hasard de la guerre.

Mais on aurait tort de le croire terrible ou angoissant.

Le soldat se fait une sorte d'optimisme commode : qu'il soit à l'avant ou à l'arrière, tant qu'il n'a pas été frappé lui-même, il reste convaincu que le sort le favorisera. Et s'il est touché et qu'il n'est que blessé, il songe déjà à la guérison.

Seules, les attaques concertées, en masse, impressionnent nos hommes : c'est alors qu'ils doivent rassembler tout leur courage, car ils savent que l'heure est venue et que la mort les guette, ou quelque terrible blessure.

Mais la vie courante au front est faite de belle humeur, de gaîté, de confiance ; elle est, pour celui qui ne fait que passer, fascinante et d'une intense excitation.

Le danger toujours présent, mais qui ne menace nulle part de façon trop tangible, est comme un surexcitant qui fouette les nerfs et active la vie. A l'arrière, on n'est pas tout-à-fait en sûreté, à l'avant, on n'est pas tout-à-fait exposé. La nuit quand on entend le ronronnement alterné des avions boches, on a la sensation vive d'une vie neuve et précipitée ; et le jour quand, à travers les mille replis de la tranchée, on approche peu à peu de la ligne de feu et que la canonnade gronde, on avance avec cette conviction un peu hasardeuse que le tir ne sera pas altéré et que le coin de tranchée où vous êtes ne sera pas touché.

Ce qui fait terrible la vie du soldat, c'est que la moyenne des risques qu'il court se répand sur une période indéfinie; qu'il ira vingt fois où vous êtes allé une, cent fois même jusqu'au jour où son tour viendra de subir la loi inexorable de la guerre.

Mais jusqu'à ce moment, c'est du moins le sentiment que m'ont exprimé ceux avec qui j'ai causé, le soldat vit dans une sorte de fatalité heureuse, comptant sur sa bonne étoile : d'avance, il a généreusement fait son sacrifice, et il n'y pense plus. Cela viendra toujours assez tôt : et quelque voix intérieure lui glisse au coeur un espoir vague, que les jours précisent en se multipliant, qu'il sera peut-être un des rares chanceux qui passent au front et n'y reçoivent aucune égratignure.

* * *

Les tranchées sont des lignes courbes et sinueuses enfoncées d'une dizaine de pieds dans la terre, et qui d'un bout à l'autre de la France envahie font face aux territoire conquis.

A tout moment vous apercevez la bouche d'une caverne, d'un "dug-out" ; ce sont les résidences souterraines de l'étrange ville. Les soldats s'y tiennent habituellement, et il y en a pour tous les usages. D'habitude, et sauf quand on prépare ou redoute une attaque, la tranchée est vide : seules les sentinelles veillent sous des parapets protégés et recouverts de branchages.

Des couloirs réunissent en tous sens à la tranchée d'avant les tranchées secondaires où se tiennent les troupes de réserve : car on ne laisse les hommes à l'avant, en temps normal, qu'une quinzaine de jours.

Ce que l'on évite surtout, dans la construction de la tranchée, c'est la ligne droite : si un obus vient éclater dans la tranchée, il faut que ses éclats au lieu de se répandre aillent se briser sur les parois, et c'est pourquoi la ligne bifurque à tout moment présentant le dessin le plus capricieux.

Derrière les tranchées de réserve, s'échelonnent les casernements par ordre de préparation et d'importance immédiate, les services auxiliaires.

On calcule qu'en moyenne pour chaque homme à l'avant, il en faut cinq qui travaillent pour lui, qui lui apportent sa nourriture et ses munitions, qui dirigent ses mouvements, et qui le recueillent et le soignent quand il est blessé.

Et vous avez ainsi les trois classes essentielles derrière l'homme de troupe : le ravitaillement, l'état-major et le service d'ambulance.

A cela il faut ajouter : les aviateurs qui font les reconnaissances, vont photographier les lignes ennemies et apportent à tout leur magnifique concours ; les artilleurs, parsemés dans la

campagne sous un savant camouflage de branchages et qui reçoivent leurs ordres des postes d'observation ; la cavalerie, établie en des camps distincts, — ainsi que les chars d'assaut. Toute cette immense population, qui couvre des milles et des milles et dont tout l'effort se porte vers la ligne de feu, vit sous la haute et incessante direction de l'état-major.

Ce dernier, où il est de règle de n'admettre que des hommes éprouvés et qui ont servi à l'avant, est installé dans des endroits cachés, d'une sécurité relative, — car nul point du front n'est indemne ; mais il offre un maximum de responsabilité s'il a moins de danger immédiat, et la tension morale dans l'esprit des chefs est parfois un effort qui brise et anémie.

* * *

Suivant la formule de notre invitation, on nous a fait TOUT voir, depuis les services de cuisine si merveilleusement aménagés avec leurs fourneaux roulants, les casernes de munitions, les magasins de la Croix-Rouge et du Y.M.C.A., le théâtre des armées où nous avons assisté à un spectacle d'une gaîté charmante, les établissements de "sauvetage" où l'on rapièce merveilleusement les débris les plus divers recueillis par tout le front et où tout est utilisé avec une extrême ingéniosité, jusqu'aux postes d'observation, batteries de campagne, champs d'aviation et de dirigeables... Il faudrait un volume ; et nous ne pouvons qu'énumérer pour donner une idée de la complexité extrême de ce simple fait : ravitailler et diriger les hommes de la tranchée d'avant.

Les visites les plus touchantes sont celles des hôpitaux.

C'est le moment d'en esquisser l'enchaînement.

Le soldat blessé est d'abord relevé par les brancardiers, dont le service offre quelquefois des exemples d'héroïsme sans nom quand il s'a-

git d'aller recueillir un homme sous le feu ennemi. Il est pansé rapidement sur place.

On le transporte ensuite dans un hôpital primitif, qu'on appelle la station de pansement (dressing station) : nous en avons visité une, près d'Arras, installée dans une cave sous les décombres, mais fort bien protégée contre les projectiles. On y administre au malade les sérums que nécessitent son état ; son pansement est renouvelé, amélioré ; on n'y opère qu'exceptionnellement, dans les cas extrêmement urgents.

Selon la gravité ou la nature de son cas, il est alors dirigé ou vers les stations de distribution (clearing stations), — comme celle de Doullens sur laquelle les Allemands ont jeté des bombes en mai dernier et dont les murs démantelés portent encore la marque terrible de l'attentat : dans ces stations se font les opérations graves, se traitent les cas exceptionnels qu'un long transport aggraverait. Ou vers les hôpitaux de base, comme Joinville ou Saint-Cloud, les établissements canadiens-français de Paris, Boulogne ou autres.

Enfin, à la convalescence, on embarque le blessé sur un vaisseau-hôpital, une merveille d'ingénieux aménagement : et c'est en Angleterre que se fait d'habitude la cure définitive, dans les endroits princiers que la générosité de l'Etat ou des particuliers a mis à la disposition des blessés.

Mais le hasard des combats vient souvent déranger cet ordre qui n'est pas rigoureux : et au moment du départ, la victorieuse mais coûteuse avance des troupes canadiennes et anglaises, dans les dernières semaines d'août, avaient encombré tous les hôpitaux indistinctemnt de nombreux blessés.

Il faudrait encore faire mention des hôpitaux où l'on pratique la greffe et des établissements de rééducation pour les blessés.

A Orpington on nous a fait voir en photographies des blessures d'une invraisemblable horreur, de pauvres figures toutes emportées par le

caprice terrible des éclat d'obus ou de shrapnels : et quel triomphe de la science ! Par des procédés de greffe qu'on ne soupçonnait pas avant la guerre, on refait à ces malheureux des nez, des joues, des machoires : et c'est à n'y pas croire quand on nous montre à côté du portrait d'épouvante, la figure refaite du convalescent. Ces hôpitaux, où officient la bonté et la charité inlassables des gardes-malades, sont le côté consolant de la guerre, la revanche de l'humaine pitié et du coeur des femmes sur l'impitoyable brutalité des combats où s'entretuent les hommes !

* * *

Et puis ce sont, — pour finir, car on ne saurait tout exprimer, — les tristes et solitaires cimetières que l'on rencontre cà et là, près des champs de bataille, avec leurs croix toutes pareilles, si belles et si navrantes dans leur égalité.

Ceux qui dorment là-dessous sont les grands sacrifiés, les suprêmes victimes ! Ils viennent dire à notre curiosité passante, que la fascination du front est un leurre, que la gaîté du soldat est un héroïsme si la nôtre n'est qu'une inconscience, — et que la ligne de combat, avec ses hasards meurtriers, est un autel où l'on immole à la Patrie lointaine toute une floraison de jeunes énergies, éteintes à jamais, enfouies sous ce carré de terre et sous cette croix de bois où l'on retrouve à peine un nom et un souvenir !

VII.—Sur la crête de Vimy

Je m'en voudrais d'accentuer la note personnelle dans un récit qui touche à des sujets aussi graves, à des lieux aussi sacrés, que ceux qui se présentent maintenant à mon esprit.

Des tranchées, des champs de bataille que cette guerre a illustrés, nous avons visité Vimy, Arras, Verdun, Amiens, Ypres... Et c'est la physionomie de ces endroits chers que je voudrais évoquer, en oubliant le plus possible dans l'atmosphère du souvenir les circonstances particulières de notre propre présence.

Sur la crête de Vimy, fameuse depuis la victoire des régiments canadiens en avril 1817, nous fûmes conduits un jour d'éclatant soleil par le généralissime de nos troupes Sir Arthur Currie.

Nous faisons le voyage d'Aubigny, où se trouvent nos quartiers généraux, en auto d'abord, puis par un petit chemin de fer militaire qui relie tous les points du front canadien et qui, en tous sens, offre une longueur de soixante-quinze milles. On nous dit même que les Canadiens, excellents à la construction des chemins de fer, ont été les pionniers de ce mode de transport, et que nos ingénieurs sont requis pour ce genre de travail par tout le front allié.

Nous portons le heaume d'acier, sorte de casque lourd et qui déchire le cuir chevelu, mais qui est de rigueur pour toutes les visites au front ; et, à notre côté, le sac qui contient le fameux masque à gaz. Nous en avons fait l'expérience avant le départ à Boulogne, et il nous le faut garder constamment avec nous. C'est un appareil en caoutchouc qui recouvre toute la figure avec deux verres épais aux yeux ; le nez est pris dans une pince qui le ferme et la bouche mordille une languette de caoutchouc qui communique à un long tube plongeant dans un réservoir. Le seul air qui parvienne aux poumons traverse

ce réservoir où les gaz au contact de produits chimiques perdent leur nocivité.

Rien de plus désagréable que le port de ces masques : et l'expérience que nous en faisons au départ ne soulève pas notre enthousiasme. Mais les Boches, désespérant d'asphyxier des journalistes, ne nous ont pas envoyé de gaz ; et nous avons pu nous contenter, pendant tout le voyage, de porter nos masques... en bandoulière.

L'expérience a cependant du bon : nous savons comme il faut plaindre le pauvre soldat qui, parfois, doit endurer ce masque pendant des heures.

* * *

Tout en devisant, nous voici à Vimy, l'un des champs de bataille les plus contestés, les plus ravagés, de toute la guerre.

En 1915, cent mille Français et plus encore d'Allemands y ont trouvé la mort. En 1916, Vimy était aux mains des Allemands, qui l'ont gardé jusqu'à la grande bataille commencée en février 1917 et qui s'est terminée en avril 1917 par la reprise de la crète par les régiments canadiens.

Vimy n'est plus qu'un mont chauve, sans arbres, sans routes, sans décombres mêmes. La canonnade y a été si longue, si intense, qu'on n'y trouve même plus de ruines : tout a été remué, enfoui sous terre, émietté. Des villages entiers ont disparu : Neuville-Saint-Vast, Givenchy, Souchez, Notre-Dame de Lorette, les deux Vimy. Pas une pierre qui indique leur emplacement ! Rien que des trous d'obus, des cratères de mines, des sentiers défoncés, des touffes d'herbe jaune et qui pousse à peine. Mais on trouve partout des cartouches, des casques troués, des canons de fusil rouillés, des gourdes toutes bosselées, de vieilles bottes pourries, hélas ! souvent même, des restes informes disant quelque pauvre diable qui s'est décomposé là, sans sépulture ! Ce sont aussi, sans fin, des grappes de tombes, françaises ou canadiennes, cimetières improvisés, qui

marquent partout le sol de leur muette et désolante prière.

Mais du haut de la crète, quelle vue magnifique sur le pays entier ; et comme l'on comprend que se soient ruées sur ce point essentiel, pendant trois longues années, les armées de deux camps ennemis.

Aujourd'hui, Vimy semble définitivement acquis aux Alliés : et là-bas dans la plaine, ce sont nos tranchées qui gardent la route.

* * *

Nous sommes parvenus à un immense cratère, produit par l'explosion d'une mine : sur le rebord, nous nous asseyons, et dans le poudroiement du soleil de juillet le général, levant vers les points de l'horizon sa canne d'ordonnance, nous fait le récit de la bataille.

Dès octobre 1916, les Canadiens avaient commencé de courtes attaques contre le mont célèbre, que détenaient les Allemands ; en décembre, les attaques devenaient plus fréquentes, mais encore isolées.

Enfin, en février 1917, ordre fut donné de faire le siège continu de la crète : et l'artillerie commença un feu nourri sur les tranchées allemandes.

Ce qui importe surtout, nous dit le général, c'est l'intelligence des positions de l'ennemi. Nos aviateurs surplanaient Vimy sans relâche ; et au milieu des périls sans nombre, ils prenaient des photographies du lieu, que le microscope nous permettait ensuite de reconstituer dans ses moindres détails. Ou nous faisions des raids et nous ramenions des prisonniers dont la contre-question arrachait des aveux confirmateurs.

Enfin, en possession de tous les renseignements, l'heure de l'attaque finale sonna le 9 avril 1917. A cinq heures et demie du matin, derrière un feu de barrage nourri et qui net-

toyait à mesure les tranchées allemandes, — feu d'artillerie de tous les points du territoire d'attaque, — les hommes montèrent à l'assaut du parapet, confiants et chantant déjà la victoire : tout était si bien prévu qu'à deux heures de l'après-midi, l'artillerie fermait le feu et les soldats canadiens avaient repris Vimy.

L'attaque coûta, en avril, six mille hommes, dont deux mille tués ; mais ce fut l'une des plus rapides de toute la guerre, si la préparation en avait été lente et ardue.

Et depuis, Vimy, glorieusement protégée par les Canadiens, est restée aux mains des nôtres, malgré les plus vives contre-attaques des Allemands.

Ce récit reste empreint de sécheresse sous la plume impuissante et tardive. Mais sous le clair soleil de Vimy reconquise, il avait une puissance chaleureuse, pour nous tous inoubliable. Et c'est l'âme pleine d'un sentiment de fierté collective, que nous redescendons la colline historique.

* * *

Le lendemain, par petits groupes, on nous mène aux tranchées de première ligne. Nous passons à Arras, la ville détruite, mais qui montre encore à l'alignement de ses chaussées éventrées les nobles ruines de sa cathédrale, de ses portes, de ses façades meurtries.

Comme cela est plus triste que Vimy, parce qu'ici des murs, de pieux restes, disent tout ce que fut cette vieille et belle ville, et qu'il suffit d'un regard pour évoquer dans le récent passé le spectacle riant d'avant la guerre. Les ruines sont plus terribles, plus tristes, que la destruction totale ! Et plus encore qu'aux morts glorieux de la guerre, je pense aux pitoyables blessés, aux aveugles, aux éclopés lamentables, qui dans dix ans, dans vingt ans, nous rediront toute la misère de la guerre qui blesse et qui démantèle, plus qu'elle ne tue et n'anéantit.

Vimy est un souvenir glorieux : Arras est une désolation muette.

Nous quittons la ville pour la plaine : nous entendons déjà gronder le canon et nous évitons les routes, très surveillées, pour nous glisser derrière les pentes et les côteaux.

Voici enfin les tranchées d'arrière : nous nous engageons dans l'étroit couloir et pendant des heures nous suivons l'interminable défilé, où toute une vie sourde et continue se manifeste aux seules ouvertures du sol ou aux patrouilles qu'on y croise parfois.

Nos touchons aux premières lignes et on nous fait entrer un à un dans un poste d'observation. Une des batteries d'arrière tire sur l'ennemi : l'officier nous pousse la lunette, oscillant sur une base graduée. Un poinçon d'acier y désigne un point précis de la tranchée boche. Une sonnerie de téléphone, un ordre bref ; puis c'est une sourde détonation, et dans le champ restreint de la lunette, une fumée blanche indique que le projectile a atteint son but. Cette froideur mathématique qui dirige à des milles de distance un feu qui a peut-être semé la mort a quelque chose de caractéristique qui définit bien la guerre moderne, dans toute sa science et son calcul meurtriers : et ce n'est là qu'un incident, sans importance, une démonstration pour visiteurs.

Mais voici qu'un long sifflement rauque se fait entendre, puis une brusque détonation, un crépitement qui nous entoure. C'est la réplique : il faut détaler, car le boche la trouve mauvaise, et il tire dans notre direction.

Notre guide nous entraîne par les couloirs de communication : nos casques nous protègent contre les éclats qui pourraient venir jusqu'à nous. Et ce n'est d'ailleurs qu'une alerte : car après quelques coups qui s'éloignent, la ville des tranchées reprend son silence et son immobilité.

Seuls nous cheminons comme dans des catacombes ouvertes : quelques rares soldats attar-

dés... Nous voici de nouveau à la plaine, à la route, au camp.

Et tout a passé comme un rêve.

Nous comprenons mal ce que nous avons vu : est-ce bien là ces tranchées terribles, si meurtrières ?

Hélas ! sur le point même que nous avons visité, en un jour choisi de tranquillité, l'ennemi fera dans quelques jours sans doute une attaque furieuse.

Nos silencieux couloirs seront pleins de bruits et de clameurs, et la poussière grise rougira de sang.

Et qu'un communiqué nous apporte alors la nouvelle qu'à X..., il y a eu un raid meurtrier, nous reverrons toute cette scène avec stupeur : et nous nous demanderons si les braves soldats auxquels nous avons serré la main, et qui devisaient gaîment avec nous, et qui nous disaient à la rencontre : "Vous voyez, ce n'est pas si terrible !", ne sont pas aujourd'hui parmi les blessés ou les morts !

VIII.—La citadelle de Verdun

Trois jours dans la citadelle de Verdun ! Ce que ces mots évoquent encore pour nous de souvenirs émus !

Nous sommes les invités du gouvernement français qui nous a déjà reçus à Paris, chez le président de la République et chez le président du Conseil. Un convoi nous conduit jusqu'à Bar-le-duc, et de là des automobiles, avec des chauffeurs à la tunique bleu-horizon, nous roulent vers Verdun.

C'est à l'après-midi tombante que nous apercevons la formidable citadelle, avec ses hauts murs couronnés de verdure et qui semble un oasis de feuillage et de pierre, dans le désert environnant.

Nous sommes reçus par le colonel DeHaye, gouverneur de Verdun, et le commandant Sarot, ceux mêmes qui défendirent la citadelle lors du fameux siège.

Et de suite, nous sommes pris, enveloppés, subjugués par la vision brusque, superbe et décisive de cette falaise vénérable où est venu se briser pendant des mois et des mois le vain effort des armées prussiennes.

A vrai dire, les Allemands n'ont jamais pu atteindre la terre où nous sommes : ils ont pris Vaux et Douaumont, les deux forts dont nous apercevons la crête, à quelques milles, et ils se sont arrêtés à Souville qui a résisté à leurs attaques. La citadelle, centre formidable de toute cette chaîne de forts qui l'entourent, reste le point de ravitaillement et de renfort : c'est le coeur du système de défense. Les Allemands ont fait pleuvoir sur elle des milliers et des milliers d'obus ; ils ont rasé les casernes construites à son sommet et détruit la ville où pas une maison ne porte une blessure, mais ils n'ont pu réussir à ébranler ses murs et c'est à peine si ceux-ci portent la trace de ce redoutable bombardement.

—Jamais ils n'auront Verdun, nous dit fièrement le colonel ; ils n'ont pas d'assez gros canons pour nous perçer la peau. Et c'est notre devise, devise que nous avons gravée sur la médaille de la citadelle : **ON NE PASSE PAS !**

* * *

Nous entrons.

Ce sont de longs couloirs, étroits, humides et vénérables : puis des salles, réfectoires, dortoirs, cuisine. Tout cela divisé par d'énormes portes en fer et qui grincent sur leurs gonds : on se croirait dans un dongeon d'autrefois, rejeté en arrière dans quelque histoire fantastique. Et nous sommes visiblement émus, touchés par cette gloire auguste et mystérieuse : dans la pénombre, nous croisons des poilus, de ceux qui ont vu l'assaut et qui sont allés dans les forts à leur tour retenir et repousser l'ennemi.

Le colonel, avec cette bonne paternité de l'officier français, les salue :

—Bonjour, bonjour, mes enfants !

Nous ne saurions plus exprimer tout ce que ce premier contact avec Verdun, notre entrée dans la sombre et lourde citadelle, et les poignées de main aux rudes héros qui l'habitent, nous mettent au coeur d'exaltation et de tendresse admirative.

Et durant trois jours, nous avons vécu ce rêve délicieux et fort, — trois jours de la meilleure et de la plus pure émotion du voyage : car c'est ici, dans ces lieux bénis et à cette citadelle imprenable que se sont heurtés un million d'Allemands, et que l'espoir de la Prusse impériale a mis en pièces ses ailes gigantesques.

Verdun, nous le sentons mieux que jamais, a été plus encore que la Marne le suprême effort de la France toute entière ; et c'est elle toute qui a crié aux Allemands, au printemps de 1916, la devise de son héroïque résistance, celle que nous répétait tout-à-l'heure le colonel : **" On ne passe pas !"**

* * *

Le lendemain, après une nuit passée dans les caves de la citadelle et où nous avons dormi dans une atmosphère de rêve, nous allons visiter la ville, à deux pas.

Qu'elle devait être pittoresque, et touchante, et gaie sur sa riante colline, cette vieille ville de Verdun où les souvenirs en traversant le moyen-âge remontaient jusqu'à l'époque romaine !

Maintenant, c'est un amas de ruines : tout est encore debout ! Ce n'est pas rasé comme à Vimy, ni même aux trois-quarts démoli comme à Arras : mais, je l'ai dit, pas une maison qui n'ait ses blessures profondes, irréparables. Il en reste juste assez pour que l'on puisse, de porte en porte, reconstituer toute la vie passée de la petite ville, avec ses grappes de maisons suspendues aux flancs de ses rues en pente, et les multiples canaux de la Meuse qui lui donnent maintenant l'air d'une Venise archaïque.

Notre guide précise. Voici la vieille église de Saint-Sauveur, jadis une pieuse relique, aujourd'hui quatre murs demantelés autour d'une nef béante, où l'on heurte partout des décombres ; voici ce qui reste de l'Hôtel-de-Ville, un ancien château qui remonte à 1623 et où a habité jadis Catherine de Médicis ; voici de vieux bastions du moyen-âge rongés par la mitraille plus encore que par le temps ; voici enfin avec ses deux tours encore fières, mais qui ne surmontent plus qu'une toiture défoncée, la cathédrale, cible naturelle au sommet de la colline. Il n'en reste plus que les lignes extérieures et le petit cloître, très vieux monument, que le hasard a conservé presque intact et qui semble perdu, oublié, parmi toutes ces ruines. Et c'est encore l'évêché avec sa facade circulaire d'un excellent style que l'on devine sous les râtures de la bataille, et sa haute salle à dîner avec ses grandes fenêtres vitrées, d'où l'on aperçoit merveilleusement toute la campagne :

—C'est ici, nous dit le colonel, que Guillaume devait dîner après la victoire.

La salle est détruite à demi, les murs transpercés, le parquet enfoncé ; mais Guillaume n'y est pas venu. Car là-bas, dans la plaine, on ne passe pas !

* * *

Les forts ! Nous les avons vus, citadelles souterraines s'enfonçant jusqu'à cent cinquante pieds sous terre, et n'offrant à leur surface que le renflement de leurs murs impénétrables et la coupole arrondie, en acier chromé de leurs batteries.

Nous allons d'abord à Souville, le point extrême où les Allemands soient parvenus ; après avoir pris Douamont, et Vaux son complément, l'ennemi concentra son attaque sur ce fort. Mais la résistance fut inébranlable ; et les régiments allemands qui sont montés jusqu'à la cour du fort, avec un courage qu'il faut reconnaître, n'en sont jamais revenus.

Douaumont, peu défendu et pour des raisons de stratégie qu'on n'a pas à nous faire connaître, était tombé le 20 février 1916 ; et Vaux suivit, presque aussitôt.

Le bombardement de Verdun et l'attaque contre Souville se continuèrent alors jusqu'au 16 juillet 1916 où les Allemands subirent leur défaite définitive.

Puis les Français devinrent agressifs ; et le 24 octobre ils reprenaient Douaumont, et Vaux le 2 novembre.

Le fort de Douaumont que nous visitons l'après-midi est la répétition, plus ample, de Souville. Ce sont trois étages de galeries, réunis par des couloirs et des escaliers : la garnison qui habite le premier étage se réfugie au deuxième quand le toit du fort est bombardé ; et le troisième étage, de construction récente, est une protection additionnelle contre le 420 allemand.

Nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, ou de cette masse imposante et complexe construite sous terre ou de la patience courageuse de ceux qui l'habitent. Car l'air qu'on y respire est méphitique et il faut user de respirateurs artifi-

ciels ; parfois les parquets sont gluants et les murs recouverts de mousse humide... On se sent perdu, enfoui, dans quelque grotte du fond de l'océan ; mais tous les hommes semblent gais, pleins de mouvement et de vie ; ils ont tous cette cocarde de l'armée française : le sourire dans l'héroïsme.

Nous allons aux coupoles et on fait jouer pour nous les canons géants, qui s'élèvent un moment à la ligne de surface pour cracher leur feu et rentrent aussitôt sous terre, en quelques secondes.

Mais Douaumont reste un endroit très exposé ; nous entendons sur nos têtes un grondement continu. Les Allemands font pleuvoir sur le fort un feu nourri. Peut-être l'un de leurs ballons d'observation, — la saucisse classique du front, — a-t-il vu notre petite caravane s'acheminer vers le fort.

Au moment où nous allons sortir, le sifflement que nous avons entendu au front glisse dans l'air son bruit de papier froissé : et une bruyante détonation éclate, tout près.

C'est la guerre qui réaffirme sa réalité à notre curiosité de passants : il nous faut rentrer, en nous glissant par les tranchées de communication, tandis que la canonnade s'accentue derrière nous.

Nous retrouvons nos voitures : à toute vitesse, pour déplacer la cible, nous parcourons la région, que nos guides nous indiquent à mesure.

Hélas ! ce ne sont que des noms ! Là où étaient des villages, des fermes prospères, des côteaux boisés, on ne voit plus que des côtes sablonneuses, des cratères d'obus et de mines : nous retrouvons l'aspect de Vimy et sa désolation. Il suffirait de retourner un peu la terre pour retrouver des débris humains ; et les fragments d'armes et d'équipements sont semés partout comme des cailloux.

—Un million d'Allemands sont tombés là dans cette région, nous dit le guide ; et pour la défendre, il a fallu sacrifier beaucoup des nôtres !

Pendant deux heures, nous traversons en tous sens ce vaste cimetière dénudé, plein d'horreur... et de gloire !

* * *

Un dernier souvenir de la citadelle.

C'est notre nuit d'adieu et l'on nous avertit que vers minuit, il y aura à quelques milles un feu de barrage contre les lignes allemandes.

Nous montons au sommet des murs.

Il fait un clair de lune merveilleux, qui donne à toute chose un aspect nouveau, trompeur hélas ! de paix et de tranquillité. Et là-bas, la plaine s'étend de tous côtés, douce et baignée de lumière bleue.

Nous oublions presque la guerre, devant ce spectacle unique : et les ruines mêmes de la ville prennent un aspect de fantastique beauté.

C'est le souvenir que nous voudrions garder de Verdun, dans la paix du soir et la lumière atténuée du ciel. Mais brusquement l'horizon s'enflamme de toutes parts et le fracas de cent canons roule jusqu'à nous.

Le feu est ouvert ; et pendant une demi-heure, c'est un enfer de bruits et de lueurs. Puis les signaux jaillissent des lignes : on devine alors que les nôtres montent à l'assaut, aux points atteints par l'artillerie. Et c'est soudain un bruit plus sourd : les canons ennemis qui répliquent...

Et du haut de notre citadelle, plongée dans la clarté lunaire, nous avons l'impression d'assister lointainement à quelque irréel combat, sur une autre planète, à perte de vue.

Mais demain le communiqué nous dira :

A X..., près de Verdun, les Français ont tenté un raid sur les lignes ennemies et fait quelques prisonniers. Nos pertes sont légères.

Nos pertes ! Tandis que nous regardions, dans la tranquillité menteuse de la nuit, des hommes mouraient en se traînant sur la terre chaude de sang.

Et ce qu'il a coûté de vies humaines pour garder Verdun à la France, et pour conserver la France même à l'amour inaltérable de ses enfants !

IX.—Amiens et Ypres

Nous avions espéré voir Reims, avant de rentrer à Paris. Non que nous y eussions trouvé de nouveaux enseignements : autour de Reims, ce sont des tranchées comme près d'Arras, et des troupes françaises comme à Verdun.

Mais un pèlerinage au temple détruit par les boches, la vision de la cathédrale meurtrie et de la vieille ville en ruines, nous auraient dit avec une nouvelle éloquence, avec toutes les horreurs de la guerre, toute la lourde responsabilité des agresseurs.

Nous nous trouvions en France au moment de la grande poussée de juillet vers Soissons et les environs de Reims : de fait, les nouvelles de victoires quotidiennes de l'armée française dans ce secteur nous avaient suivis dans tout notre voyage ; et chaque communiqué, lu aux quartiers-généraux ou dans la tranchée ou au petit poste télégraphique du fort de Douaumont, nous apportait la joie d'un nouveau succès.

On se battait ferme près de Reims, quand nous quittâmes Verdun, et il nous fallut remonter vers Paris.

De Paris, nous regagnâmes Boulogne en passant par Amiens : et ce fut un nouveau spectacle, inoubliable.

Je ne sais qui a dit que, jamais, on ne voit dans la vie ou dans la nature deux spectacles exactements semblables.

Amiens devait nous donner une nouvelle émotion : celle d'une ville à peine atteinte, mais absolument déserte et sur laquelle semble planer quelque terrible catastrophe.

Partout, à chaque maison, des volets clos, des portes cadenassées : à peine, à quelque coin plus saillant, un mur éboulé montrant sa fraîche blessure ! Les rues étaient désertes, souvent barrées par des arbres renversés ; les chaussées encore

intactes, et ci et là quelque détail de vie oublié dans ce désert au hasard de la fuite, meuble ou tableau... On venait d'évacuer Amiens, sous la canonnade qui s'accentuait : et la ville semblait une condamnée à mort qui attend son supplice.

Au centre, dans sa merveilleuse robe de pierre dentelée, la cathédrale, une des plus belles de France, dressait sa fine et altière silhouette : et je ne sais quelle tristesse nous rongeait l'âme de voir monter vers le ciel ce catafalque de gloire et d'art, qui paraissait dressé pour quelque supplice funèbre.

Rien ne peut atteindre la tristesse que nous communiquait cette ville déserte et morne...

Aussi quel bonheur, quand deux semaines plus tard nous apprenons la retraite allemande de ce côté, et que la ville sera sauve et que le canon allemand ne menace plus la cathédrale.

Puisse la vie affluer de nouveau dans les rues d'Amiens, et les fenêtres ouvrir leurs paupières, et les chants de joie monter dans la nef sublime de son incomparable église.

Cette ruine du moins n'aura été qu'une menace, un mauvais rêve que le lendemain efface.

Mais qui sait, ce que demain et les hasards de la guerre mutilatrice nous réservent encore ?

* * *

Nous voici à Boulogne, et au petit jour nous partons pour les Flandres.

C'est la dernière étape de notre visite du front. L'auto nous mène à travers un pays merveilleux jusqu'à toutes ces petites villes autour desquelles s'est livrée la furieuse attaque de mars dernier, Hazebrouck, Mont Cassel, Poperinghe... Nous descendons : nous sommes à quelques milles d'Ypres, le fameux saillant si ardemment convoité, si chèrement défendu, et sur lequel du haut du mont Kemmel les Allemands font encore pleuvoir un feu nourri.

Mais nous voulons voir Ypres ; et à travers bois, par le petit chemin de fer militaire qui entraîne quelques-uns de nous, nous nous dirigeons vers la fameuse cité belge. Le voyage est paisible : le canon gronde au loin seulement.

Nous descendons ; et par les rues désertes, dans le spectacle familier des ruines, nous nous rendons jusqu'à la place publique où se trouvait la fameuse halle aux Drapiers célèbre, par toute l'Europe. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un déplorable amas de pierres, un mur troué, et la bouré, qui laisse encore entrevoir entre deux blessures la richesse de ses sculptures et qu'un dernier obus emportera demain. Ailleurs, ce sont des restes de chapelles méconnaissables, des façades de riches demeures qui s'effritent, une église lamentable qui n'a plus de forme, des couvents en ruine... On s'est beaucoup battu ici, plus encore qu'à Verdun ou qu'à Vimy : au printemps dernier, les Allemands ont fait un effort terrible pour s'emparer de la ville belge. Et l'on se demande, devant cette ruine absolue, on se demande si l'acharnement à bombarder n'est pas devenu une routine barbare et sans but, une sorte d'automatique besoin de détruire quand même... Mais il y a les voies ferrées très importantes qui se croisent à l'entrée de la ville ; et c'est pour défendre ce point que les Alliés subissent encore, sans fléchir, le bombardement continu de l'attaque.

Pendant que nous visitons, la canonnade se rapproche, et devient vive : et les artilleurs canadiens répliquent sur plusieurs points. Un obus allemand, tombé sur la voie ferrée, a détruit les rails : il nous faut marcher, le long de la voie, cependant que le duel d'artillerie devient plus intense. Nous voyons à quelques cents pieds tomber les obus qui soulèvent des nuages de poussière et fracassent les arbres comme des fétus. Ca et là, de grands trous fraîchement remués nous indiquent que le bois tout entier est sous le feu alle-

mand, et jamais nous n'avons eu l'impression de la guerre aussi présente, aussi immédiate...

Nous rentrons en silence à Poperinghe.

Et nous songeons à cette vie du front sous la canonnade constante, sans répit, et qui doit trouver le soldat sur place, ferme à son devoir.

Et nous songeons à toutes ces ruines, à toute cette région de Belgique et de France que nous parcourons depuis quinze jours et qui montre partout la dévastation horrible de la guerre.

Et nous songeons à ceux qui ont vécu dans ces lieux jadis riants et gais, dans toutes ces maisons dont les pierres disjointes semblent clamer maintenant la misère et le désespoir...

Mais l'auto qui nous ramène traverse aussi des campagnes admirablement cultivées, aux sillons lourds et riches, qui disent l'effort héroïque de la résistance et répondent aux ruines par leur incessant renouveau.

Et la paysanne que nous interrogeons sur la route nous répète, avec une confiante fierté ce mot de toute la France :

—On les aura ! Et après la victoire, nous rebâtirons !

Et je sens le besoin de le répéter, après cette série de tableaux sombres et sincères, l'impression que nous rapportons de la France est une impression de confiance, de certitude: Il faudra souffrir encore, consentir de nouveaux sacrifices, mais la Victoire étendra sur tout son baume admirable.

C'est ce sentiment définitif, plus que toutes les ruines, qui subsistera en nos mémoires.

* * *

Que pouvons-nous ajouter ?

De Boulogne, un petit navire nous ramène à Folkestone.

La traversée de la Manche est entourée de minutieuses précautions : des contre-torpilleurs nous escortent et là-haut, un dirigeable et des avions surveillent la mer, prêts à donner l'alerte.

Il faut aussi prendre garde aux mines flottantes, plus terribles encore que les torpilles et très nombreuses. A cent verges de nous, un des contre-torpilleurs en a aperçu une : il reste à l'arrière, et quand nous sommes assez éloignés il la supprime à coups de canon. Une explosion formidable nous annonce que l'opération a réussi.

Nous n'avons pas à revenir sur nos expériences d'Angleterre, condensées dans les premiers chapitres de notre récit.

Et de fait, nous aurons terminé quand nous aurons dans un dernier article examiné la question canadienne-française en Angleterre et tenté quelques conclusions.

X, La question canadienne-française.

L'une des questions qui devait naturellement le plus nous intéresser, au cours du voyage, est celle de l'opinion courante sur le Canada français et sa participation.

Notre situation de délégués quasi-officiels ne nous facilitait guère l'étude d'un problème aussi délicat ; car nos interlocuteurs, en quelques milieux qu'on les ait rencontrés, cédaient souvent à une politesse diplômatique plus qu'à leur sentiment intérieur.

C'est à travers cette surface qu'il faut démêler une part de vérité, et ce que nous avons à écrire à ce sujet reste assez hésitant.

Il nous a semblé cependant que l'opinion anglaise, inspirée par la malicieuse injustice de certains correspondants chez qui la politique décuplait le préjugé, nous a été durant la dernière campagne plutôt défavorable.

On ne savait qu'attendre de notre province ; et les incidents de Québec, savamment exploités par ces correspondants, étaient venus accroître ce sentiment.

Mais brusquement, à la mise en force de la conscription et à la magnifique réponse des nôtres,—d'autant plus méritoire que la loi leur répugnait,—on a eu un mouvement d'heureuse surprise, qui se continue au meilleur avantage des Canadiens-français.

On comprend qu'à la dernière campagne électorale, le principe de la participation n'était nullement en jeu, et que tous sont d'accord là-dessus. On comprend même que c'est moins la conscription qui fit le fond de la lutte que la liberté de suffrage, les droits du peuple au gouvernement et la méfiance des nôtres à l'endroit du groupe unioniste.

Nous avons eu la nette impression en Angleterre que la population s'y rend bien compte au-

jourd'hui que l'on a, volontairement, fait campagne contre Québec pour des motifs qui n'existent plus, et que toute l'effervescence de l'année dernière avait un caractère politique.

Sir Robert Borden lui-même a admis à Londres qu'on avait grandement exagéré le récit de l'émeute de Québec : et la réponse de nos conscrits à la loi est une preuve décisive que jamais pensée de rébellion n'a effleuré notre province, —pas plus que les grèves de l'ouest ou les incidents survenus à Toronto n'indiquent ce sentiment, chez nos compatriotes anglais.

Nous réclamions un droit, mais nous obéissons à la loi ; nous restons gens d'ordre même quand la loi nous vient d'une majorité étrangère.

* * *

Ce qui contribue plus que tout à la bonne opinion que l'on conserve indiscutablement à Québec dans les milieux anglais... d'Angleterre, c'est la magnifique conduite des nôtres sous les armes.

On s'accorde à reconnaître que le meilleur régiment de toute la ligne britannique, c'est le 22ème Canadien-français ; et il suffit de le nommer dans un discours pour entraîner les bravos de toute l'assemblée.

Le 22ème a pris part aux plus rudes combats de la guerre : il a vu Courcelette, Festubert, Ypres, Vimy, tous les jours glorieux de l'armée canadienne, et partout nos hommes se sont battus avec un courage victorieux qui leur a valu une réputation d'audace sans égale.

Et ce dont il importe de tenir compte, c'est que le 22ème n'est pas un régiment isolé, qui aurait accompli quelque action d'éclat et serait disparu, laissant le souvenir d'un groupe restreint. C'est un régiment constamment renouvelé et qui a d'une année à l'autre soutenu sa magnifique réputation. Les vides ont été comblés de mois en mois sans en altérer la valeur : des Canadiens-

français ont succédé à d'autres, mais le caractère du régiment est resté le même. En sorte que l'on peut proclamer, — et ce n'est pas une mince fierté, — que le 22ème régiment a donné a moyenne de ce que peut fournir la race canadienne-française comme soldats.

Or, — on l'a dit souvent, — mais il faut avoir séjourné en Angleterre et visité le front pour s'en rendre vraiment compte à l'abri de tout doute : le 22ème n'a pas de supérieur sur toute la ligne britannique, et plus que tout autre il a contribué à faire la réputation du soldat canadien en France.

Disons-le tout bas, pour beaucoup de Français d'ailleurs, tout régiment du Canada est supposé être formé en majeure partie de Canadiens-français : cette méprise, que nous avons eu la bonne foi de dissiper à l'occasion, est une revanche bizarre sur le peu de reconnaissance qu'on a pu nous accorder ici :

—Vous êtes Canadien ! Votre pays nous a envoyé de bien bons soldats ; ce sont les meilleurs qui nous soient venus de l'étranger.

Voilà pour la France.

Et en Angleterre, je le répète, le 22ème a été longtemps, reste encore un écran glorieux. Il faut en savoir gré aux nombreux braves qui ont combattu dans ses rangs, à ses vaillants officiers, à ses commandants successifs, les Gaudet, les Tremblay et les Dubuc.

* * *

Mais il n'est plus le seul écran.

Et par un de ces retours bizarres de la fortune, nos conscrits de Québec sont en train de nous faire eux aussi toute une réputation.

Le conscrit de Québec est habituellement d'une excellente classe et sa qualité physique est exceptionnelle. Nous en avons vu un millier à Bramshott faire l'exercice dans la division de réserve

qui est sous le direction du lieutenant-colonel Desrosiers et du major DeSerres. Ils ont fait l'admiration de tout notre parti, et les officiers en disent le plus grand bien.

Le conscrit est un homme fier qui tient à prouver qu'il vaut pleinement le volontaire, et que ce n'est ni par inaptitude ni par crainte qu'il ne s'est pas enrôlé plus tôt. Et tous ceux qui sont passés à Bramshott et qui y arrivent encore prendront aisément place parmi les soldats plus éprouvés et par lesquels s'est alimenté le 22ème.

—Quand on voit la qualité de vos soldats, nous dit un journaliste londonien qui nous accompagne, et leur coeur à l'ouvrage, on réalise fort bien que l'attitude de Québec pendant la guerre est une question purement locale ; et que ni votre loyalisme, ni vos sentiments à notre égard ne sauraient faire de doute.

Nos conscrits vont achever de détruire en Angleterre l'oeuvre des correspondants qui nous y ont attaqués ; ils viennent prêter main-forte à nos glorieux volontaires.

* * *

Ce serait le moment de dire un mot de nos hôpitaux où de vaillants médecins canadiens-français, les Beauchamp, les Casgrain, les Archambault, les Décarie, les Saint-Pierre, — pour citer au hasard de la mémoire, — font merveille.

Saint-Cloud et Joinville comptent parmi les premiers hôpitaux de France, — Joinville surtout nouvellement installé et qui ouvrira bientôt ses mille quarante lits aux blessés du front. Ces institutions qui portent si nettement nos couleurs font le plus grand bien sur place, et ajoutent au bon renom de notre province.

* * *

En somme, la situation de Québec aux yeux du public anglais s'est grandement améliorée en ces derniers mois.

Mais ce que les nôtres réclament et ce qui achèverait et de classer notre effort et de satisfaire à nos hommes, ce serait la formation d'une brigade canadienne-française.

Il n'est pas un des nôtres qui ne le désire vivement : et la chose paraît parfaitement réalisable.

Il faudrait pour cela, en procédant graduellement, éviter à l'avenir de verser aucun des nôtres dans des unités anglaises ou écossaises comme on le fait maintenant ; mais les grouper tous et les entraîner à la réserve canadienne-française de Bramshott.

Une brigade comprend quatre régiments, et nous n'en avons qu'un au front ; mais il existe dans quelques autres régiments (notamment le 24ème) un bonne proportion de Canadiens-français. Les renforts canadiens-français qui ne vont pas au 22ème pourraient tous être concentrés sur un de ces régiments, jusqu'à ce qu'il soit complètement formé ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la brigade soit entière.

—Il n'y faudrait pas un très long temps, nous dit un de ceux qui s'intéressent à la question ; et nous pourrions facilement trouver le nombre requis d'officiers.

La reconnaissance en principe d'une brigade canadienne-française, sa formation graduelle, achèveraient de rectifier une situation qui, après avoir été passablement tendue, a repris un caractère d'harmonie qu'il s'agit de préserver et d'assurer pour l'avenir.

N. B.—Je regrette, pour les nôtres, de voir que les dernières nouvelles ne semblent pas favorables à la formation d'une brigade.

XI.—CONCLUSIONS

On pourrait écrire indéfiniment, mais il faut conclure, quitte à reprendre le détail de tous ces sujets au jour le jour et à mesure qu'il se présentera à l'actualité.

De notre voyage, nous avons retenu avec une netteté irrésistible :

1° Que depuis le port d'embarcation en Amérique jusqu'à la ligne de front l'ennemi a semé des dangers qui vont s'accroissant : torpilles, mines flottantes, bombes aériennes, obus et gaz asphyxiants, tout l'arsenal de son épouvantable préparation. Dans toute cette région démesurée, toute une partie du globe, il a accumulé les morts et les ruines. De cette horreur il faut demander compte, non à l'individu obéissant et passif qui accomplit une part de cette oeuvre sur un point quelconque, mais à celui même, gouvernement ou potentat, qui a voulu cette guerre et qui, sachant d'avance tout ce qu'elle comporterait de deuils et de dévastation, n'a cependant pas hésité à la déclarer.

La guerre est un formidable gaspillage d'énergie humaine, au delà de toute expression : mais la guerre défensive est une nécessité, et c'est l'agresseur qui devant l'histoire doit porter tout le poids de cette écrasante responsabilité.

2° Que personne ni en Angleterre, ni en France, ne veut d'une paix hâtive, faite d'un compromis. La guerre a coûté trop de sacrifices et la haine de l'Allemand est trop vive : on veut aller jusqu'au bout, à tout prix. Et les victoires de cet été ont accentué ce sentiment.

3° Enfin, c'est que chacun doit faire sa part dans cette guerre, mais que tout l'effort n'est pas au front, sur la première ligne : les activités requises par la guerre sont plus étendues et les ressources requises d'une possibilité sans limites.

Le devoir du civil consiste à accepter généreusement les restrictions et les gênes qui lui sont imposées, convaincu qu'elles sont peu de chose comparées aux dangers et aux misères du soldat dans sa tranchée, ou du matelot dans son sous-marin, ou de l'aviateur dans l'air, et que sa part est encore, — de beaucoup, — la meilleure.

Et ce qu'il faut SURTOUT, c'est de cultiver cet esprit de confiance, de foi en l'avenir et de dévouement entier à la cause alliée, dans la pensée comme dans les actes. Ces sentiments que l'on trouve à un degré si intense à cent verges de la tranchée allemande, il ne faut pas les laisser se perdre, parce que, — pour notre bonheur, — un océan gardé par la flotte anglaise nous protège des affres d'une guerre où deux cent mille des nôtres risquent quotidiennement la mort.

Croquis et Impressions

I. — A Buckingham

On nous remit un soir ce simple billet :

"Les journalistes canadiens comprendront que la visite au Roi forme partie essentielle de leur programme et que tous doivent être présents ; des voitures seront à la porte de l'hôtel demain à 2.15 hrs. pour se rendre à Buckingham."

Et voilà tout.

On nous avait avertis, quelques jours plus tôt, que le Roi nous recevrait en délégation ; ce simple billet nous confirmait, de la façon la plus démocratique,l'heureuse nouvelle.

La tenue devait être celle de chaque jour, la guerre ayant aboli toutes les exigences de l'étiquette.

Donc , à deux heures et quart, un cortège de voitures emportait vers le palais royal une vingtaine de journalistes canadiens. Et après avoir parcouru le Strand, et la magnifique avenue du Mall qui conduit par ses verdoyantes allées jusqu'à Buckingham, nous entrions dans la cour intérieure, puis dans le grand salon rose et blanc du palais.

* * *

L'aménagement intérieur de Buckingham est relativement très modeste depuis la guerre ; on y a retranché beaucoup du luxe habituel.

Le salon où nous attendons est spacieux, mais n'offre rien de luxueux : de vastes fauteuils, des divans alignés le long des murs, au centre un rond-point élégant, peu de tentures, quelques rares bibelots dans des armoires vitrées . . . . . .

Le tout est maintenu dans un état de mesure et de réserve. On sent que la guerre a passé même dans les salons de la royauté, et que le temps n'est plus à l'apparat et au faste.

Pendant qu'on nous dit la façon très simple dont nous serons présentés au Roi, j'évoque par

le souvenir les scènes brillantes qui ont dû se dérouler dans ce salon attiédi, les cortèges splendides qui ont jadis envahi le hall maintenant désert et se sont engagés dans les magnifiques escaliers de marbre qui conduisent aux étages supérieurs.

Tout ce silence, tout ce vide, a quelque chose d'anormal comme la tenue du salon où nous sommes ; et cela est très imposant, cette simplicité voulue et consentie. Et c'est le sentiment qui présidera à toute cette visite. que l'on avait prévue solennelle et cérémonieuse, et qui fut au contraire toute imprégnée de l'intimité la plus charmante et la plus exquise.

Mais l'on continue de nous expliquer comment nous devrons procéder ; nous serons quatre à la fois et déjà les groupes se forment. On nous annonce que la reine et la princesse Marie nous recevront en même temps que le Roi ; ce sera dans quelques minutes le moment d'entrer. . . . . .

Je ne suis que du deuxième groupe ; et cependant que mes camarades se dirigent vers le salon voisin, je regarde par la baie vitrée les merveilleux arbres du jardin royal, ces beaux arbres de Londres si admirablement touffus et verts, et qui entourent Buckingham d'une ceinture incomparable de verdure. Eux du moins n'ont rien perdu de leur splendeur : ils gardent leur grande tenue des jours de gala, si le palais a des housses de guerre. Et ils disent l'indifférence impassible de la nature, celle qui là-bas près des tranchées et des tombes de France fait pousser ses rouges coquelicots et ses innombrables fleurs des champs et qui dans les vastes jardins de Buckingham étale le luxe insolent de son feuillage près de la tranquillité et de la réserve des souverains. . . .

* * *

C'est notre tour d'entrer.

Le roi, en simple uniforme d'officier, la reine vêtue d'une robe noire que seule rehausse une parure de diamants, la princesse très effacée

dans une toilette indifférente, nous sourient et nous tendent démocratiquement la main.

Et nous causons, sur le ton de la plus franche intimité.

Le roi nous cause de la guerre, de la France que nous venons de visiter, du Canada et des soldats que notre pays a fournis aux armées anglaises ; et tout cela avec des mots très simples, très familiers, mais avec une vivacité d'allure,une bienveillance souriante, un esprit d'une si douce gravité que nous en sommes touchés.

—Et vous avez vu les Canadiens là-bas, en France? Ce sont d'admirables soldats ; l'empire n'en a pas de meilleurs. Je les ai visités moi-même au front, et j'ai été frappé de leur belle tenue: dites bien aux Canadiens, quand vous rentrerez dans votre pays, que nous leur sommes reconnaissants de leur généreux appui.

Nous causons en anglais ; mais le roi parle aussi très couramment le français, comme quelques-uns de mes confrères ont pu s'en rendre compte.

—Et la France ? Vous avez vu toutes ces ruines lamentables, toute cette horreur ? Mais quel pays admirable et comme il est digne de la victoire qui se prépare pour lui: comme nous devons tous nous unir aux efforts de ce grand et noble peuple.

Une flamme passe dans les yeux de Georges V; cet amour de la France héroique et souffrante qu'en tous coins des pays alliés on retrouve si entier, je le sens ici, à Buckingham et chez le souverain d'Angleterre, avec une ardeur toute sincère.

La guerre aura mutilé, meurtri la France ; mais elle lui aura fait des amis durables et surs, en tous lieux ; elle lui aura tressé une couronne d'admiration aux mains des paysans les plus humbles et des souverains.

Le roi nous parle ensuite du Canada, qu'il a

visité il y a quelques années et dont il a gardé un souvenir qu'il précise pour nous.

Puis, c'est le tour de la reine : et la haute silhouette aristocratique, que nous avons tous vue si souvent sur l'écran des cinémas, s'approche.

Nous nous empressons, et la conversation reprend sur le même ton d'exquise et bienveillante simplicité.

On n'échappe pas au sentiment de respectueuse admiration qu'inspirent la reine et ses moindres gestes.

L'un de nous dit :

—On vous aime beaucoup au Canada, majesté. La part incomparable que vous prenez aux oeuvres de guerre vous a gagné tous les coeurs.

Et la reine, presque surprise de cet aveu brusque, tout spontané, sourit en disant :

—J'aime visiter les hôpitaux canadiens ; vos soldats sont si bons et si braves. J'aime tous les soldats d'ailleurs ; je voudrais leur consacrer tous mes instants.

* * *

Mais le moment est venu de nous retirer.

D'autres confrères suivront ; et les souverains reprendront avec eux la conversation où nous l'avons laissée.

Nous sommes déjà revenus dans le grand salon rose, encore émus de la courte visite. Et nous revoyons dans un brusque retour de mémoire toute la noble scène, la reine si majestueuse et si aristocratique dans sa bienveillance, le roi d'une si exquise simplicité et qui a si vivement fait notre conquête.

Un dernier regard à ce palais où rien ne subsiste plus du luxe et de la lourde étiquette des cours d'autrefois.

Et c'est avec un sentiment de joie, d'affection très vraie, que nous revenons de cette visite unique aux souverains les plus démocratiques de l'Europe.

II.—Hommes Publics Anglais

Le banquet, ou le déjeuner de gala, sont en Angleterre des institutions qui font partie de la vie publique courante et dont la guerre même n'a pas su modifier la coutume.

C'est la façon commode par où l'on amène les gens à se rencontrer. Ils fournissent aux hommes d'Etat ou à leurs invités l'occasion de s'exprimer, et pardessus la tête de la centaine de convives qui se groupent autour d'eux d'atteindre la presse et par là le grand public.

Les journalistes canadiens à Londres ont été imprégnés, saturés de l'atmosphère des banquets : il ne se passait guère de jour qu'ils ne fussent invités quelque part, et la liste des personnages qu'ils y rencontrèrent est des plus imposantes.

La guerre a sans doute enlevé au banquet quelque chose de son faste : le régime notamment est devenu très frugal et on s'y étudie à se conformer avec scrupule, non seulement aux restrictions d'ordre du commissaire des vivres, mais même aux conseils d'économie donnés à la population.

Par contre, dans la forme, le banquet a gardé toute sa solennité : et c'est une fonction remarquable, étonnante, par sa correction, son incomparable tenue. Depuis l'entrée et la présentation jusqu'au dernier toast, tout s'y accomplit avec un soin, un ordre, une mesure très caractéristiques de l'esprit anglais. Mais cette correction se double de la courtoisie la plus charmante ; l'urbanité exquise de nos hôtes et des personnes que nous avons rencontrées là-bas ne saurait être surpassée. On ne saurait imaginer groupe plus aimable et réunions plus parfaites à cet égard : Londres est assurément la ville des réceptions officielles.

Quelquefois s'ajoute à cette correction toute

moderne une saveur de tradition qui n'est pas sans charme.

Les banquets du lord maire de Londres sont pour des étrangers une révélation. Ils se donnent dans l'édifice historique de "Mansion House", dans le vieux Londres, et obéissent encore à une série de coutumes toutes particulières.

L'édifice lui-même est très intéressant avec la haute colonnade de sa façade et ses théories d'escaliers intérieurs qui conduisent aux immenses salles où se déroule la scène.

On entre ; et après être passé au vestiaire, où se tiennent des laquais galonnés et chamarrés comme des généraux, on pénètre dans la salle de réception. A la porte, un suisse magnifique vous annonce d'une voix tonitruante, qui ne fait que souligner les contorsions auxquelles il soumet votre nom. Et vous avancez, parcourant avec toute la dignité dont vous vous sentez capable l'espace qui vous sépare du fond de la salle ; le lord maire, dans un grand costume d'apparat, manteau tout rutilant de dorures et lourd chaînon de pierreries, vous attend tout souriant.

A ses côtés, rangés de façon irréprochable, les deux shérifs également caparaçonnés et je ne sais quels autres officiers, avec d'énormes bonnets de fourrure, qui portent le sabre et autres insignes séculaires.

La salle à diner est une merveille avec son plafond tout caissonné d'or et les solives qui s'alignent à hauteur d'église. Dans les grandes armoires vitrées, on aperçoit la vaisselle d'or, coupes et grands plats admirablement ciselés sur lesquels la lumière vient se jouer avec éclat.

Et toute la scène garde un parfum historique, qui rend vraisemblables les coutumes les plus désuètes, comme cette tournée moyenâgeuse de la coupe où chacun boit à son tour : les sceptiques, dont j'étais hélas ! se contentent de l'effleurer ou simulent... C'est si loin le moyenâge !

Mais la coutume, qui fait sourire quand on la raconte, garde là-bas une solennité très appropriée : et il faut avoir vécu ces quelques heures, dans le décor somptueux et lourd de Mansion House, avec sous les yeux le collier d'or et les hauts bonnets de fourrure des municipaux, pour comprendre tout ce que signifie la Tradition ;— un mot qui n'a pour des Américains aucun sens, mais qui garde tous ses droits dans les vieux pays où l'histoire se répand et se prolonge sur vingt siècles.

C'est au cours de banquets ou de déjeûners plus intimes que nous avons rencontré quelques uns des hommes politiques les plus notoires de l'Angleterre.

Dès notre arrivée, aux premiers soirs du séjour à Londres, nous fûmes présentés ainsi au premier-ministre Lloyd-George.

C'était à l'hôtel Savoy, à un banquet donné par lord Beaverbrook.

Lloyd-George nous parût beaucoup plus jeune que sur ses dernières photographies. Il grisonne à peine et le pétillement de ses yeux et de son sourire conserve à toute sa physionomie une impression de jeunesse et de force aimable. Dans la conversation, il nous parle surtout du Canada, dont il a visité l'est il y a quelques années, et du but de notre voyage qui commençait alors. C'est gaîment, avec animation ,qu'il touche à tous les sujets et on ne saurait sentir sur sa figure la moindre trace de la lourde préoccupation de la guerre.

En cela il est bien représentatif du pays lui-même, de l'Angleterre qui porte si allègrement et avec une belle apparence de facilité, le lourd et incessant fardeau de son formidable effort.

Au banquet, Lloyd-George redevient l'homme d'Etat. Son discours, que les journaux d'alors ont sténographié et que j'ai relu textuellement dans les journaux canadiens à mon retour, ne

nous semblait pas à l'audition avoir l'importance extrême qu'on lui a donnée depuis.

Le ton normal des discours de banquets affecte à Londres une simplicité, une retenue et une sobriété telles, — qu'il faut vraiment relire ce qu'on a entendu pour en apprécier toute la portée.

Non que dans cet atmosphère officiel et si incomparablement correct nous regrettions les emportements et les écarts de langage des tribuns populaires ; mais, pour des latins, nous nous sentons à l'autre extrême, à un excès voulu dans la réserve,— un ton peut-être accentué par la guerre et la crainte de faire des mots au lieu de poser des actes,— et j'imagine que nous n'avons eu qu'un côté, le moindre, de l'éloquence vraie de Lloyd-George.

Mais sa personnalité vivante et prestigieuse se manifeste, beaucoup plus, dans la conversation intime.

* * *

C'est du reste l'expérience que nous retrouvons chez M. Balfour dans son irrésistible dignité, chez M. Bonar Law, le financier de l'empire, avec qui nous avons déjeuner à Downing Street, et chez M. Winston Churchill au petit lunch du Savoy qui nous a réuni autour de sa bonhomie toute souriante, et chez lord Burnham dans les grands banquets qu'il a offerts aux journalistes des différents dominions, et chez lord Northcliffe qui a transformé pour nous en salle de banquet la place publique du "Times". Le discours les fige immédiatement en des attitudes uniformes et presque incolores. Il faut relire pour retrouver toute la pensée ; comme il faut la conversation intime pour dépasser la surface officielle du personnage.

Lord Beaverbrook, qui était beaucoup plus avec nous et qui représentait directement le gouvernement auprès de notre délégation, a gardé sous les dehors de cette imperturbable correction

quelque chose de la souplesse et de l'exubérance plus ouverte de notre pays : à ce point, il n'est qu'à demi de Londres. Son rôle d'ailleurs est plutôt dans la coulisse qu'aux premiers plans officiels: c'est moins un orateur, un homme d'Etat qu'un infatigable organisateur.

Mais à l'aide des journaux qu'il dirige, à l'instar de son ami lord Northcliffe, il dispose d'une influence immense ; et sa carrière politique, si elle n'est pas une démonstration de l'impénétrabilité du milieu,—reste du moins une chose remarquable.

Il convient d'ajouter que personnellement lord Beaverbrook nous a reçus avec une courtoisie et une amabilité qui ont trouvé cent occasions de se manifester.

Mais cela n'a rien à voir à sa carrière, qui est assurément un des étonnements de la vie publique anglaise.

L'Angleterre est actuellement gouvernée par le trio Northcliffe-Beaverbrook-Bonar Law ; et la personnalité de Lloyd-George, son emprise sur le peuple qui diminue mais que la guerre soutient encore, reste la façade, le panache indispensable à ce gouvernement d'hommes d'affaires.

Et c'est un gouvernement en somme qui a organisé l'effort de guerre de l'Angleterre avec une activité inlassable.

C'est là ce qu'on nous avait menés voir et nous n'avons pas à nous préoccuper du reste. Ce sera au peuple anglais de juger, à la prochaine élection.

Ajoutons que le véritable adversaire de Lloyd-George n'est plus M. Asquith qui subit une éclipse, mais le chef ouvrier M. Henderson. Et puis, il y a la profonde, l'inquiétante, la constante Enigme irlandaise.

III.—Londres pendant la guerre

Qui veut connaître Londres et sentir un peu le flot immense de vie qui passe dans ses innombrables carrefours ne saurait se contenter des quelques jours banals, trop hâtifs, que le voyageur moyen,—qui a hâte de toucher le continent, —accorde à la capitale anglaise.

Londres, au premier abord, n'a rien d'éblouissant : ce semble une ville d'Amérique un peu plus mûre, surtout dans les quartiers où séjourne l'habituel voyageur et qui tiennent entre Trafalgar et Aldwych, entre Strand et Oxford street.

Des magasins, des rues à angles inégaux, des théâtres, des restaurants, des hôtels : on ne voit rien là qui manifeste autre chose qu'une ville achalandée et très active.

Seulement, il faut persister, voir plus avant, séjourner, participer à la vie multiple de la grande ville. Et il se passe alors ce phénomène éprouvé par tous les visiteurs qui y ont prolongé leur séjour,—que cette ville,indifférente d'abord,s'impose graduellement à vous, à mesure que vous groupez autour du centre les impressions de la douzaine de villes différentes qui l'entourent, Westminster, le vieux Londres, les parcs innombrables, l'admirable banlieue si riche et si variée... Si bien que quelque matin vous vous éveillez très pris par cette formidable capitale, cette activité dévorante et multiple, cette manifestation si complète de toutes les nuances de la vie moderne.

—London grows on you ! disait un Américain que la guerre y a amené en permanence.

—Il y a un an que je suis ici, et je n'ai pas encore eu le temps de parcourir Londres en tous sens, ajoutait un Canadien qui y est installé auprès de l'état-major.

Et c'est l'impression dominante d'une extension sans bornes et d'un rassemblement touffu où il faut indéfiniment chercher,—tout le con-

traire d'un Paris dont la belle ordonnance, claire, nette et lumineuse, vous apparaît dès le premier regard.

* * *

Nous avons à nous occuper d'abord du Londres de guerre.

La première impression que vous donne la capitale à l'arrivée, l'impression dominante et qui subsiste indéfiniment, c'est son aspect militaire.

Dans la rue, c'est un encombrement de militaires: le civil est un objet rare,—non pas un luxe, hélas! mais plutôt une curiosité; et on n'en voit guère audessous de la cinquantaine.

Mais les militaires abondent: ils forment des attroupements au coin des rues, ou circulent trois à trois. Ils encombrent les omnibus, le métro, les halls des grands hôtels ; c'est un fourmillement gai et continu.

Le militaire à Londres est neuf fois sur dix un permissionnaire, venu des camps d'entraînement ou du front; il passera quelques jours dans la capitale et il entend bien secouer un peu la monotonie des camps ou la poussière du front à Leicester square et dans Piccadilly.

Londres est restée une ville gaie, très animée; mais cette gaîté même n'est qu'une relâche, elle fait partie de la guerre.

Et son aspect de guerre est encore accentué du fait que la plupart des occupations de la vie courante y sont aux mains des femmes, depuis les comptoirs de magasins jusqu'aux impériales d'autobus.

Dans les vitrines, la même pensée de la guerre se manifeste aux nombreux étalages d'uniformes militaires,de casques et de chaussures de gros cuir jaune faites pour la marche des tranchées, d'innombrables insignes de toute sorte... Et encore des objets de nécessité pour soldats, rasoirs, porte-cigarettes, porte-allumettes, écritoires. Tout le commerce a chaviré de ce côté !

Les five-oclocks ? Cette institution si essentiellement anglaise est aussi devenue militaire. Elle subsiste, bien entendu (au front même, nous prenions le thé à cinq heures aux quartiers généraux) ; ce ne serait plus l'Angleterre autrement. Mais c'est une réunion bruyante, animée, incessante, d'officiers dont les uniformes tranchent sur les toilettes élégantes, mais très simples, des visiteuses; au Savoy, au Piccadilly, au Waldorf, au Regent-Palace, on dirait à l'heure du thé un mess militaire gigantesque où l'on aurait invité des dames.

Les théâtres ? Ils sont tous ouverts et les spectacles nombreux et brillants, mais d'un caractère très superficiel. On a supprimé la haute comédie, encore plus la tragédie shakespearienne. Ce que l'on demande, c'est une distraction facile, simple, légère, à l'usage du soldat qui vient un moment se reposer en s'émoustillant: et le vaudeville, la comédie musicale avec ses danses et son humour de surface ont envahi les maisons de spectacles les plus sérieuses. Du reste, au théâtre comme ailleurs, on ne voit guère du sexe fort que des militaires. Certains programmes vont jusqu'à mentionner que les billets ne sont vendus qu'aux gens de l'armée ou aux civils qui ont établi au guichet leur droit absolu à l'exemption.

Le spectacle commence à sept heures et demie, et il est terminé vers dix heures et quart. A la sortie, les rues sont plongées dans une obscurité que pointent ça et là des lumières vagues, dissimulées sous de vastes abat-jours et renvoyant au pavé un filet parcimonieux. La revanche nous vient les soirs de clair de lune, où toute la ville nous apparaît dans une lumière bleue qui donne aux choses un aspect unique, que jamais n'ont su leur communiquer les illuminations les plus féériques des soirs de paix.

Mais c'est habituellement dans la quasi-obscurité que la foule qui sort des spectacles se précipite et se heurte dans le carré restreint où sont accumulés les grands théâtres de Londres. Et

alors, pendant une heure environ, c'est un tohu-tohu plein d'imprévu et qui amuse; puis la rumeur s'éteint peu-à-peu comme le reste... Les cafés sont tous fermés, depuis plus d'une heure: le réveillon est une chose du passé, oubliée, remisée, pour le grand bonheur des mauvais estomacs. Et il est à peine minuit que la ville est déserte, les rues silencieuses, le ciel sombre et strié seulement par les longues raies lumineuses des phares d'observation.

* * *

La vie de Londres, au centre, peut donc se résumer: une organisation pour militaires en permission.

Mais elle persiste également, dans ses différents quartiers, avec quelque chose de son caractère d'avant-guerre.

A côté de cette activité nouvelle et qui a remplacé l'autre, vous n'avez qu'un pas à faire et vous tombez dans le vieux Londres.

Ce n'est pas le moment de revoir avec vous la vieille tour avec ses cent souvenirs qui remontent jusqu'à l'an mille, et le vieux pont, et les Cours de Justice et tout le rassemblement pittoresque de ces vieux édifices qui forment le "Temple" et où les avocats entassent dans des décors historiques leurs documents poudreux. Vieux édifices, vieilles églises, vieilles tombes, vieilles échoppes, elles disent toutes l'attachement profond de l'Anglais à l'histoire et aux grands noms qui la marquent: c'est la tradition, mot qui nous fait sourire en Amérique, mais qui retrouve tous ses droits dans cet atmosphère différent, encore plein d'un passé qui nous manque. C'est nous qui le fourniront hélas ! à nos descendants et nos coutumes qui paraîtront baroques mais curieuses aux chercheurs des siècles futurs !

* * *

Et puis, il y a Westminster, la ville gouvernementale avec ses prodigieux édifices si élégants

à la fois et si massifs, qui semblent construits pour durer éternellement, au contraire des longs édifices américains qui ont l'air d'un défi passager jeté à l'équilibre.

Jamais on n'a vu pareille animation dans la ville ministérielle : la guerre a encombré les moindres et les plus vastes bâtisses ; il a fallu partout improviser de nouvelles installations, prendre des hôtels entiers et les transformer. C'est le centre de toute cette activité, navale, militaire et industrielle par où se manifeste l'effort total de l'Angleterre.

Autour des bâtisses mêmes du parlement et de l'abbaye, ces merveilles d'architecture gothique, des édifices plus modernes se multiplient le long de larges avenues. Et ce quartier officiel est bien représentatif d'un autre côté de l'esprit anglais, méthodique, tenace et ferme. La ville de Westminster est vraiment le coeur de l'Angleterre, la résultante de son organisation vaste et faite pour durer, imperturbable et sûre d'elle-même, quelque chose comme le flegme britannique haussé à la hauteur d'une vertu nationale.

* * *

Mais de Westminster et s'étageant depuis le parc St. James jusqu'à Kensington, commence cette chaîne de jardins publics, tous reliés par de magnifiques avenues et dont Hyde Park est le centre le mieux connu.

Les arbres de Londres sont les plus beaux et les plus touffus qu'on puisse rêver : il semble que l'humidité du climat leur donne un éclat, une vivacité de ton, une verdeur toute spéciale,—comme elle sait donner aux femmes anglaises une fraîcheur de teint qui reste leur meilleure parure.

Dans toute cette immense partie de Londres qui entoure les parcs et qui s'étend jusqu'aux banlieues élégantes, c'est une fête suprême de verdure. Qu'on est loin du centre, du mouvement baroque et quelconque de Piccadilly, ou du Strand semblable à tous les milieux cosmopolites !

Ici se révèle à nous le cachet supérieur du "home" anglais, dont le londonien est si justement fier, et qui reste une chose spéciale qu'on ne retrouve pas hors de l'Angleterre: un très juste mélange, — mesure anglaise, — de confort, de solidité et de fraîcheur.

Il faut surtout regarder Londres du haut des airs, comme il nous a été donné de le faire, pour voir comme cette ville qui semble si remuante et si sèche dans ses quartiers d'affaires n'est en somme qu'un magnifique bouquet d'arbres, un dessin d'avenues perdues dans la verdure des innombrables squares.

* * *

Et c'est sous ces trois aspects, — perçus en deça du mouvement militaire qui n'est que passager, — que Londres nous apparait comme le résumé caractéristique de la vie anglaise, si nettement comprise dans ces trois termes décisifs : la tradition, la tenacité solide et patiente, le confort intraduisible du "home". Oui; c'est l'âme même de l'Angleterre que nous traduisent le vieux Londres, Westminster et la verdure des banlieues.

IV. — Paris, rempart suprême.

J'ai déjà dit dans des articles précédents l'aspect héroique de la France de guerre, le travail des femmes françaises qui maintiennent sous les obus la culture du sol et poussent jusqu'aux tranchées le magnifique effort de leur labeur. C'est un spectacle consolant, réjouissant même, que ces champs lourds de moissons et qui disent toute la vitalité d'un sol que l'Allemand a pu envahir, mais qui renait sous la fusillade, plus riche et plus fort.

Nous avons parcouru tout le nord de la France, admiré les grandes beautés naturelles de ce pays si varié et cette prospérité de la campagne française, faite de travail ardu et de tenacité, offrant un si vivant contraste avec les ruines des villes et des villages.

Mais notre voyage nous réservait encore une nouvelle expérience: celle de notre entrée à Paris par les Champs-Elysées.

Nous étions venus en auto de Rouen, avec un arrêt charmant dans la verdoyante forêt de Conches où des régiments forestiers du Canada continuent pour nos armées la tradition saine et forte de nos bûcherons.

Depuis quelque temps, nous longions la Seine et nous devinions à l'aisance plus grande et plus fournie des demeures, la banlieue parisienne. Mais voilà Neuilly, la porte Maillot, la large avenue de la Grande-Armée; et soudain nos autos débouchent en pleine splendeur sur la place de l'arc de Triomphe.

Puis c'est la descente par cette merveilleuse avenue,—assurément la plus splendide du monde entier,—avec ses perspectives incomparables, et dans le lointain l'aiguille de la place de la Concorde et les magnifiques colonnades du Louvre.

Nous roulions comme des conquérants et nos yeux revoyaient les lieux familiers, les dômes et les flèches des deux rives de la Seine, tout Paris résumé à la ligne d'horizon.

C'était une inoubliable prise de possession, qui faisait dire à mon compagnon:

— C'est ainsi, assurément, que Guillaume avait rêvé d'y entrer en 1914.

Bien modestement, mais avec quelle satisfaction, nous prenions sa place; et notre cortège ignoré et perdu dans le mouvement général, n'en portait pas moins des âmes fières et des esprits réjouis.

Ajoutez à cela la splendeur d'un soleil radieux qui se jouait à travers les arbres et mettait des fleurs d'or aux parterres; et vous aurez une idée pâlie de cette entrée majestueuse de vingt-quatre journalistes canadiens, par un jour de juillet, dans la capitale du monde.

* * *

Paris de guerre est un autre Paris, assurément.

En plein été surtout, et au lendemain de l'invasion qui menaça le ville, la population en est fort diminuée: on assure qu'un million d'habitants sont partis pour le midi, qui reviendront peut-être maintenant que le danger s'éloigne.

Les étrangers qui sont par centaines de mille en temps de paix, ne se comptent que par petits groupes depuis la guerre.

On n'a pas non plus à Paris le permissionnaire bruyant et fourmillant de Londres: la vie y est beaucoup plus paisible, en tous cas plus intérieure. Et c'est dans un état de tranquillité exceptionnelle, qui n'enlevait rien à sa beauté mais qui lui donnait un caractère nouveau, que nous avons retrouvé Paris au mois de juillet.

Le jour, les boulevards sont restés assez animés: les autobus sont rarissimes et les autos peu fréquents, mais la chaussée est encore encombrée de promeneurs militaires et de dames en toilettes sobres. C'est un mouvement silencieux, mesuré, qui n'a plus rien de la gaîté folle d'autrefois. Les cafés étalent toujours sur la rue la théorie de leurs petites tables élégantes; mais

les consommateurs s'y font beaucoup plus rares. On n'a plus le temps, on a quelque pudeur à s'y asseoir, à se donner l'air de le prendre à son aise.

Bien entendu, pas de visiteurs. Le chauffeur à qui je demandais de me conduire successivement à plusieurs points d'intérêt me répondait bénévolement ainsi qu'à mes camarades:

—Ces messieurs sont les premiers que j'y mène depuis plus de deux ans !

Va tout de même; mais partout, c'est le même refrain, le même spectacle ! Musées fermés ou dont on a retiré les plus belles pièces, monuments recouverts comme pour quelque carême interminable, statues enfouies sous des sacs de sable: on sent la préparation intense, irrémissible, contre toute surprise et toute possibilité.

Songez qu'il y a eu les raids, le bombardement, l'hypothèse menaçante d'un siège, et qui sait aux jours sombres ? la crainte même d'avoir à abandonner la ville pour éviter la destruction. On avait tout préparé et ce n'était pas trop escompter pour sauver de la guerre et de la sauvagerie de l'agresseur les trésors inestimables que contient Paris.

Nous avions vu sur la côte et en Angleterre de superbes cathédrales: Notre-Dame et les églises de Paris ont l'air de belles anémiées, car à la ligne même de leur architecture il manque le coloris des verrières enlevées et mises en lieu sûr. Et vous ne sauriez croire le drôle d'effet que fait une église gothique avec des verres blancs. La Sainte-Chapelle, dépouillée de ses vitraux admirables, a l'air d'une petite vieille ridée, qui croule sous l'âge: ce n'est plus qu'une merveille décolorée...

Oui, la guerre a effacé partout, dans un élan de prudence nécessaire, les monuments et les sculptures qui animaient les carrefours et peuplaient Paris d'un monde de beautés.

Et cependant la ville est restée belle quand même, par le plan incomparable de ses avenues et de ses parcs, par l'ordonnance et l'harmonie

suprême qui y règne, cette noble symétrie des boulevards mettant en pleine valeur la beauté des grands palais et des édifices somptueux qu'ils cueillent au passage. On ne détaille plus son admiration; mais elle reste entière dans l'impression d'ensemble et devant cette ville unique, qu'on l'entrevoie joyeuse ou grave, animée ou recueillie.

* * *

Le soir, c'est la tranquillité sereine.

Peu de théâtres en juillet; c'est le repos. Et contrairement à Londres, on ne circule pas dans les rues obscures, désertes dès la fermeture des cafés à neuf heures.

Un petit remous attardé aux portes des lieux de spectacle, une course vers le métro: et voilà toute la soirée parisienne autrefois si brillante. Les rues sombres s'enfonçent dans la nuit, mornes et vides: votre pas résonne sonore comme lans quelque Pompéï où un guide vous eût oubliés. Et cela non plus n'est pas sans charme : cela nous cause une impression étrange et forte.

Ce sommeil de Paris, ce recueillement, n'est-ce pas un symbole, le symbole même de la France dont les totales activités sont tournées vers la guerre, absorbées par la seule grande Pensée; en qui la joie des nuits folles, et l'élan des occupations familières de la paix, et les manifestations mêmes de l'art, **TOUT** a cédé à l'énergie forte et exclusive de la résistance.

Et dans la nuit, avec ses hautes rues désertes et les portes sombres de ses édifices, Paris prend l'aspect d'un vaste système de tranchées, face à l'ennemi. Comme là-bas, dans les plaines d'Arras, ils doivent être là les braves soldats, qui attendent le signal et qui gardent la route; et il nous semble que nous n'avons pas bougés, que nous sommes en pleine zône militaire, en plein coeur du système de défense.

C'est une impression que ne nous avait encore donnée aucune ville. Paris, en pleine nuit, a vaguement l'aspect d'un champ de bataille, chè-

rement défendu, et que l'Allemand n'a pu encore que menaçer vainement.

* * *

Mais le lendemain, au grand soleil, la ville reprenait son aspect unique de beauté, et la vie y retrouvait son mouvement calme et continu des jours de guerre.

Nous la parcourions sans cesse, avec un plaisir renouvelé, constatant quel futile effort est ce bombardement lointain si vanté à Berlin et qui laisse si peu de traces ici.

Et nous sentions que le danger est maintenant écarté; que cette capitale appartient à la Civilisation autant qu'à la France; que l'effort de la guerre ne prévaudra pas contre elle; et qu'en Paris, rempart de gloire et d'intellectualité, se résume la résistance française au flot envahisseur et derrière elle, toute la puissance anglo-américaine accumulée sur le front ouest.

V. — Les chefs d'état français

Notre visite aux chefs d'Etat français s'est faite de façon beaucoup plus intime et plus rapide qu'en Angleterre. En France, quand on est presque à portée du canon et que les avions viennent vous visiter chaque semaine, toute officialité est bannie de la vie courante: et il n'est jusqu'à la tenue qui s'en ressente. L'habit de soirée est devenu à Paris un objet de musée: on ne le porte que chez soi... et accroché au clou de son armoire.

C'est tout dire... Notre visite même à Buckingham, pourtant si simple, gardait encore un certain air d'apparât à côté de la facilité prompte et franche avec laquelle nous avons été reçus par les chefs d'Etat français, chez M. Clémençeau et à l'Elysée. Quant aux banquets, pas un soupçon à Paris; et le déjeuner où nous avons rencontré les journalistes parisiens, si brillant par la qualité de ses convives, restait une réunion des plus intimes et des plus discrètes.

C'est la nuance en gradation: ici au Canada on songe distraitement à la guerre; aux Etats-Unis, on y songe davantage et par élans d'effervescence; en Angleterre, on y consacre tous les instants mais avec une aisance qui en tempère encore la pensée; en France, on est au coeur de la guerre, on se croît toujours ou dans les tranchées mêmes, ou dans quelque quartier d'état-major.

* * *

Donc, vers dix heures et demie, des voitures nous recueillaient à la porte des magnifiques bureaux occupés par l'hon. Philippe Roy, le commissaire Canadien à Paris. Nous remontions l'élégante rue de la Paix, traversions la place Vendôme puis la magnifique place de la Concorde, et saluant au passage sur l'autre rive la Chambre des députés, nous arrivions à la porte du ministère, la cage du Tigre, terrible pour ses adver-

saires mais si puissant et si fort à son oeuvre de guerre.

Comme la personnalité, la valeur de l'homme, l'individu enfin, conservent pour des esprits démocratiques un prestige que ne savent plus donner les positions officielles.

Celui que nous allions voir, ce n'était pas le président du Conseil: que nous importait ce titre peut-être éphémère ? Mais c'était Clémençeau tout court, l'homme dont depuis tant d'années nous suivions la carrière quand il tombait les ministères, et que les événements ont brusquement porté au sommet, à l'heure où la France avait besoin d'un chef puissant et audacieux.

Nous entrons dans un cabinet assez spacieux, mais encombré de papiers, de dossiers, de lourds bouquins. Cela sent l'étude, l'effort, le travail intense: on nous dit que M. Clémençeau est à l'oeuvre aux petites heures du matin et que cet étonnant travailleur de soixante-dix-sept ans ne connait aucun répit.

Le voici qui nous sourit, avec une bonhomie qui n'arrive pas à dissimuler la vie intérieure du personnage.

Clémenceau reste pour nous l'image de l'activité, de l'ébullition intellectuelle. Imaginez un homme court et trapu, mais encore très droit, très solide malgré l'âge qui ne l'a pas marqué ; une physionomie robuste et forte, l'Energie avec une capitale. Et sous ces traits l'illumination d'un sourire et d'un regard d'une extraordinaire expression: on sent dans ce crâne granitique un cerveau qui pense et qui anime avec intensité, une force d'action, un pouvoir qui tient du prodige.

Il parle; il ne nous dit rien et cependant cela veut tout dire, par le seul prestige de la personne et la conviction de la voix.

Du français il passe à un anglais un peu hésitant, mais très-correct, et qu'il qualifie lui-même d'américain ; nos confrères d'Ontario et de l'Ouest pourront ainsi l'entendre. Et c'est une

petite leçon, en passant: car à nous, à Londres, on nous parlait dans la langue du pays.

M. Clémenceau nous dit ainsi l'effort et le courage et l'Espoir invincible de la France, et son affection pour les Alliés qui sont venus chez elle chasser l'ennemi, et son souvenir ému pour le Canada français qu'elle retrouve parmi les combattants: il le fait avec des mots tout simples, presque quelconques. Mais le sentiment est si juste et la voix si ferme, que cela reste d'une éloquence suprême !

Nous n'avons vu personne là-bas qui nous fasse oublier ce bonhomme de soixante-dix-sept ans, taillé dans le granit, et plus fort dans sa tranquillité souriante que toutes les tempêtes !

* * *

A l'Elysée, chez le président de la République, c'est autre chose: nous retrouvons un peu de la cérémonie et des allures d'ambassade ! Mais je doute qu'en ce palais si discrètement somptueux, délégation ait jamais été présentée de façon plus simple : c'est le lieu même qui garde, malgré tout, quelque solennité.

Lord Derby, l'ambassadeur anglais, nous accompagne; car on n'entre pas à l'Elysée comme chez le Tigre, il y faut des formes.

M. Poincaré a gardé, ou peut-être a-t-il acquis, l'aspect du lieu : une dignité aimable, un peu froide et d'une réserve extrêmement soignée

Correctement, à l'anglaise, lord Derby nous présente: et correctement, avec une nuance de suavité française, le président nous accueille.

Il parle lentement, comme s'il accomplissait une fonction grave, avec une affectation assez accentuée de langage: sa figure impassible ne traduit aucun sentiment, autre qu'une politesse mesurée, à peine souriante.

Après la visite du matin, nous nous sentons un peu gênés, mais nous prenons nous aussi un air de circonstance; et entendue la petite allocu-

tion, nous échangeons une poignée de mains correctement horizontale, et nous nous retrouvons à la porte de l'Elysée.

Et, comme dans tous les milieux officiels, nous sentons que nous n'avons rien vu, rien entendu, que la façade impassible de la pensée présidentielle.

C'est le symbole muet de la France: mais c'était son coeur qui battait tantôt dans le cabinet de Clémenceau.

* * *

Le déjeûner du cercle Inter-allié, que nous a offert l'hon. Philippe Roy, notre commissaire, nous a permis de rencontrer dans un décor exquis quelques-unes des sommités de la presse parisienne.

J'en désire fixer les noms, incomplètement recueillis par les dépêches du jour :

Et c'est d'abord Mgr Baudrillart et M. Alfred Capus, de l'Académie française; M. André Tardieu, représentant le gouvernement; MM. Arthur Meyer, Gaston Deschamps, Léon Bailby, Henri Simond, Paul Dupuy, G. Berthoulat, Paul Grégoire, Serge Basset, de Caix de St-Aymour, Sauerwrin, S. Lucas, G. Bienaimé et autres, directeurs ou représentants de tous les grands journaux de Paris, ainsi que les correspondants des journaux anglais.

Je n'ai pas à insister sur le charme persistant de la conversation en un milieu aussi brillant et parmi des confrères—si nous osons dire—qui se manifestent très-librement, contrairement à ceux de Londres, toujours impersonnels comme l'anonymat de leur plume.

De cette conversation et des discours si sympathiques que nous y avons entendus nous retenons cette conviction qu'une union plus intime du Canada français avec la France est restée une chose très possible, que la guerre aura déjà accentuée, et qu'il faudra cultiver avec empressement au lendemain de la paix.

VI.—Le retour à New-York

Pour terminer la quinzaine d'articles que j'ai déjà consacrés à notre voyage, il ne me reste plus qu'à parler du retour à New-York. Si j'ai mentionné déjà les Etats-Unis, c'est tout juste au début, pour signaler la présence des troupes américaines à bord du navire qui nous avait menés en Angleterre, leur excellente tenue, et leur parfaite mentalité de guerre.

Tandis qu'on nous avait conduits là-bas en un convoi lent et savamment ordonné avec puissante escorte, nous sommes revenus en moins de six jours, sur un navire géant dont la rapidité était la principale protection. Deux demi-jours d'escorte à la sortie de Liverpool et à la veille de toucher New-York; ce fut la seule concession consentie à la menace allemande. Il est vrai que notre navire portait à l'avant et à l'arrière d'énormes canons dont la manoeuvre quotidienne était bien faite pour rassurer les plus timorés. Mais c'est encore sur sa vitesse,—plus de vingt-cinq noeuds à l'heure,—que l'on comptait le plus.

Cette vitesse était maintenue jusque dans le brouillard le plus dense. Et si l'on demandait au commandant: — "Mais cela n'offre-t-il pas un certain danger ? " il répondait sans hésitation :— " Il est impossible qu'il y ait un navire sur notre route. La navigation est organisée maintenant comme s'il s'agissait d'un chemin de fer: l'Amirauté sait exactement où nous sommes aujourd'hui et aucun navire ne peut se trouver sur la voie que nous suivons. Nous avons droit de passage : les rails sont libres ! "

Cette comparaison énergique disait tout : l'océan, maîtrisé par la marine anglaise, est exactement surveillé comme s'il s'agissait d'une voie ferrée. Et n'est-ce pas là une merveille ?

* * *

La ville de New-York a subi, elle aussi, les atteintes de la guerre.

La nuance entre l'Europe et l'Amérique, pendant ce conflit, c'est que la première se prive par nécessité, et l'autre par devoir et par esprit de solidarité. Mais cela n'est peut-être qu'une affirmation un peu hâtive. Ce qui nous sépare des horreurs de la guerre, c'est l'océan; et n'était la puissance de la flotte anglaise, cette séparation deviendrait fictive, insuffisante. En sorte qu'il est très naturel que l'on mette en commun les ressources comme l'on a unifié les moyens de défense.

A New-York, malgré les restrictions, la nourriture est tout de même plus abondante, plus complète surtout, qu'en Angleterre ou en France. Je parle de celle que l'on sert aux civils; car il convient de noter qu'au front même le soldat ne manque de rien. C'est à son profit surtout que nous nous privons: et c'est une justice élémentaire.

A notre premier repas, dans le vaste hôtel où nous logions à New-York, on mit devant nous du pain presque blanc, une assiette bien garnie de beurre, un verre d'eau où flottait de la glace, un morceau de bifteck bien saignant; et il y avait un fort paquet d'allumettes au coin de la table. Mon compagnon qui regardait béatement s'écria :

—Mais c'est un musée !

Car voilà des choses dont nous avions perdu le souvenir ou que nous n'avions qu'entrevues là-bas.

En Amérique, on se prive; et c'est bien gentil ! Mais le régime alimentaire est encore surabondant quand on songe à celui des civils chez nos Alliés.

Et la même remarque s'applique à la lumière.

A New-York on illumine beaucoup moins qu'en temps de paix, pour économiser le combustible: Broadway n'est plus qu'une morne coulée noire, et sur la Cinquième avenue les grappes de lumière ont fait place à des boules solitaires.

Mais ce n'est qu'un retranchement, et non

une mesure absolue: car cette dernière n'est pas nécessaire, ainsi qu'à Londres ou Paris.

* * *

Ce n'est pas à ces restrictions d'ailleurs que se calcule l'enthousiasme de guerre de nos voisins. Celui-ci se manifeste positivement, et de la façon la plus ardente, à tous les carrefours.

Ce sont les mouvements de troupes dans toutes les avenues de la métropole: nouveaux conscrits encore en tenue civile et qui se rendent aux casernes s'essayant déjà au pas militaire, ou régiments tout équipés qui font la dernière parade avant de s'embarquer. On les rencontre et on les entend partout.

On sait le nombre prodigieux de soldats que l'Amérique envoie au front: c'est par New-York qu'ils passent à peu près tous, et la ville est envahie de leurs troupes joyeuses et martiales. Car ils ont vraiment belle mine ces soldats américains, qui vont gagner la guerre pour nous et dont le poids au moment critique fait trébucher la balance de notre côté.

L'animation des rues s'accroît encore des assemblées patriotiques qui s'improvisent à tous les coins importants, où des orateurs turbulents stimulent la générosité des passants en faveur des oeuvres de guerre.

Et puis il y a la nuée de jeunes filles et de jeunes femmes américaines dont le sourire vous offre, sur le trottoir, ou dans tous les vestibules d'hôtel, une estampille de guerre: c'est un essaim d'abeilles qui s'abat gentiment sur vous et dont le gracieux effort composera au profit de l'armée le doux miel de la charité !

Au spectacle, tout tourne à la guerre: les bouffonneries les plus caractérisées s'achèvent dans la gloire; nulle comédie musicale ne serait tolérée du public qui ne laisserait voir aux derniers tableaux le charme de ses danseuses drapé dans les plis du tricolore, du quadrillage britannique ou de la soie étoilée et striée de la patrie

américaine. Le kaki ou le bleu horizon est aussi très porté; il n'est pas inattendu de voir succéder aux déshabillés des danses burlesques la gravité soudaine d'un cortège d'élégantes militaires dont les formes se dissimulent sous l'étoffe rude des camps.

Ne sourions pas: avant la guerre, les danses se multipiaient folichonnes et c'est la note grave qui manquait. Sa présence est une indication.

On la retrouve encore au café, dont les spectacles banals et ahurissants s'additionnent aussi de la parade militaire: mais comme cela circule très près des tables le kaki reste plus soyeux. Ce n'est qu'une nuance !

Ce n'est pas par simple curiosité que je note ces détails à première vue superficiels: il faut en avoir été entouré, les avoir sentis tout autour de vous, pour dégager de leur légèreté apparente la signification profonde qu'ils révèlent.

L'Amérique a pour la guerre une ardeur toute neuve de néophyte.

Je parle de la population; car le gouvernement des Etats-Unis a entrepris son oeuvre de participation avec un système et un ordre exceptionnels. L'effervescence presque naïve mais si sincère, si ardente, du peuple n'est qu'un commentaire extérieur: c'est celui que l'on coudoie et qui vous heurte en tous lieux.

A Washington, on ordonne, on combine, on organise; à New-York, on s'amuse, on crie, on chante... Et c'est la situation idéale que la joie enthousiaste du peuple vient compléter le calme et sûr travail du gouvernement.

—" New-York is war mad ! C'est une folie de guerre ! " Telle est la pensée qu'on vous exprime partout: à une heure où la lassitude menaçait d'envahir les combattants qui luttent depuis quatre ans dans la fournaise épouvantable de l'Europe, cette effervescence, cette jeunesse dans l'effort, cette sainte folie est le principe

même qui vient ranimer les forces Alliées et leur donner un nouvel élan.

* * *

Je n'ai pu dans cette double série d'articles parler de l'Italie: car nous n'en avons rien aperçu. Et cette omission n'est pas un oubli, une méconnaissance: c'est une simple fidélité de mon récit, qui n'a recueilli que des impressions vraiment senties ou des choses vues.

Mais si je tentais, en terminant, de résumer en formules l'effort des trois grands peuples alliés qui font la guerre sur le front ouest, je dirais :

L'Amérique matériellement apporte le nombre: ses nouvelles armées donnent aux Alliés la supériorité qu'ils ont vainement cherchée pendant quatre ans. Elle leur apporte aussi un nouveau ferment de victoire que l'habitude même de la guerre avait pu émousser chez eux; et c'est **l'ENTHOUSIASME ;**

L'Angleterre est partout: on la retrouve en Grèce, en Palestine, en France. C'est sa marine qui reste le facteur le plus puissant de sa participation; mais celle-ci s'étend en tous les domaines. Avec son tempérament calme et ferme, qui craint l'excès et la témérité, elle apporte aux Alliés une autre qualité suprême qui s'est affirmée dans le prolongement de la guerre. Prête à tout, elle comble partout la mesure; elle représente la **TENACITE ;**

La France héroïque, admirable, la France martyre mais qui retrouve en elle des forces nouvelles et dont le cerveau puissant reste, dans l'affaiblissement même de ses ressources matérielles, le fluide qui anime et ébranle tout, — la France, au centre de la guerre et de toutes les ressources alliées, représente éminemment la **FORCE MOTRICE ;**

Et ce sont les trois principes de l'offensive alliée, — de la défaite définitive qui se prépare pour l'Allemagne.